

Libretto

EDWARD BULWER-LYTTON

LES
DERNIERS JOURS
DE POMPÉI

roman

Traduit de l'anglais par
HIPPOLYTE LUCAS

Illustrations de
LANCELOT SPEED

Libretto

© Libella, Paris, 2019.

ISBN : 978-2-36914-491-5

LIVRE PREMIER

Les deux élégants de Pompéi

– Hé! Diomède, bonne rencontre! Soupez-vous chez Glaucus, cette nuit?

Ainsi parlait un jeune homme de petite taille, vêtu d'une tunique aux plis lâches et efféminés, dont l'ampleur témoignait de sa noblesse non moins que de sa fatuité.

– Hélas! non, cher Claudius, il ne m'a pas invité, répondit Diomède, homme d'une stature avantageuse et d'un âge déjà mûr. Par Pollux, c'est un mauvais tour qu'il me joue. On dit que ses soupers sont les meilleurs de Pompéi.

– Assurément, quoiqu'il n'y ait jamais assez de vin pour moi. Ce n'est pas le vieux sang grec qui coule dans ses veines, car il prétend que le vin lui rend la tête lourde le lendemain matin.

– Il doit y avoir une autre raison à cette parcimonie, dit Diomède en relevant les sourcils; avec toutes ses imaginations et toutes ses extravagances, il n'est pas aussi riche, je suppose, qu'il affecte de l'être; et peut-être aime-t-il mieux épargner ses amphores que son esprit.

– Raison de plus pour souper chez lui pendant que les sesterces durent encore. L'année prochaine, nous trouverons un autre Glaucus.

– J'ai ouï dire qu'il était aussi fort ami des dés.

– Ami de tous les plaisirs; et, puisqu'il se plaît à donner des soupers, nous sommes tous de ses *amis*.

– Ah! ah! Claudius, voilà qui est bien dit. Avez-vous jamais vu mes celliers, par hasard?

– Je ne le pense pas, mon bon Diomède.

– Alors, vous souperez avec moi quelque soir. J'ai des murènes d'une certaine valeur dans mon réservoir, et je prierai l'édile Pansa de se joindre à vous.

– Oh! pas de cérémonie avec moi: *Persicos odi apparatus*; je me contente de peu. Mais le jour décline; je vais aux bains, et vous?

– Je vais chez le questeur pour affaire d'État, ensuite au temple d'Isis. *Vale*.

– Fastueux, impertinent, mal élevé, murmura Claudius en voyant son compagnon s'éloigner, et en se promenant à pas lents. Il croit, en parlant de ses fêtes et de ses celliers, nous empêcher de nous souvenir qu'il est le fils d'un affranchi; et nous l'oublierons, en effet, lorsque nous lui ferons l'honneur de lui gagner son argent au jeu: ces riches plébéiens sont une moisson pour nous autres nobles dépensiers.

En s'entretenant ainsi avec lui-même, Claudius arriva à la voie Domitienne, qui était encombrée de passants et de chars de toute espèce, et qui déployait cette exubérance de vie et de mouvement qu'on rencontre encore de nos jours dans les rues de Naples.

Les clochettes des chars, à mesure qu'ils se croisaient avec rapidité, sonnaient joyeusement aux oreilles de Claudius, dont les sourires et les signes de tête manifestaient une intime connaissance avec les équipages les plus élégants et les plus singuliers: dans le fait, aucun oisif n'était plus connu à Pompéi.

– C'est vous, Claudius! Comment avez-vous dormi sur votre bonne fortune? cria d'une voix plaisante et bien timbrée un jeune homme qui roulait dans un char bizarrement et splendidement orné: on voyait sculptés en relief, sur la surface de bronze, avec l'art toujours exquis de la Grèce, les jeux

olympiques ; les deux chevaux qui traînaient le char étaient de race parthe et de la plus rare ; leur forme délicate semblait dédaigner la terre et aspirer à fendre l'air ; et cependant, à la plus légère impulsion du guide, qui se tenait derrière le jeune maître de l'équipage, ils s'arrêtaient immobiles comme s'ils étaient subitement transformés en pierre, sans vie, mais ayant l'apparence de la vie, semblables aux merveilles de Praxitèle, qui paraissaient respirer. Leur maître lui-même possédait ces belles et gracieuses lignes dont la symétrie servait de modèle aux sculpteurs d'Athènes ; son origine grecque se révélait dans ses cheveux dorés et retombant en boucles, ainsi que dans la parfaite harmonie de ses traits. Il ne portait pas la toge, qui, du temps des empereurs, avait cessé d'être le signe distinctif des Romains, et que ceux qui affichaient des prétentions à la mode regardaient comme ridicule ; mais sa tunique resplendissait des plus riches couleurs de la pourpre de Tyr, et les *fibulae*, les agrafes au moyen desquelles elle était soutenue, étincelaient d'émeraudes. Son cou était entouré d'une chaîne d'or, qui descendait en se tordant sur la poitrine et présentait une tête de serpent ; de la bouche de ce serpent sortait un anneau en forme de cachet, du travail le plus achevé ; les manches de sa tunique étaient larges, et garnies aux poignets de franges d'or. Une ceinture brodée de dessins arabes, et de même matière que les franges, ceignait sa taille, et lui servait, en guise de poches, à retenir son mouchoir, sa bourse, son style et ses tablettes.

– Mon cher Glaucus, dit Claudius, je me réjouis de voir que votre perte au jeu n'a rien changé à votre façon d'être. En vérité, vous avez l'air d'être inspiré par Apollon ; votre figure est rayonnante de bonheur : on vous prendrait pour le gagnant, et moi pour le perdant.

– Eh ! qu'y a-t-il donc dans le gain ou dans la perte de ces viles pièces de métal qui puisse altérer notre esprit, mon cher Claudius ? Par Vénus, tant que, jeunes encore, nous pouvons

orner nos cheveux de guirlandes, tant que la cithare réjouit nos oreilles avides de sons mélodieux, tant que le sourire de Lydie ou de Chloé précipite dans nos veines notre sang, prompt à s'y répandre, nous serons heureux de vivre sous ce brillant soleil, et le mauvais temps lui-même deviendra le trésorier de nos joies. Vous savez que vous soupez avec moi cette nuit ?

– Qui a jamais oublié une invitation de Glaucus ?

– Mais où allez-vous maintenant ?

– Moi ? j'avais le projet de visiter les bains, mais j'ai encore une heure devant moi.

– Alors, je vais renvoyer mon char, et marcher avec vous. Là, là, mon Phylas, ajouta-t-il, tandis que sa main caressait le cheval à côté duquel il descendait, et qui, hennissant doucement et baissant les oreilles, reconnaissait joyeusement cette courtoisie ; mon Phylas, c'est un jour de fête pour toi ! N'est-ce pas un beau cheval, ami Claudius ?

– Digne de Phébus, répliqua le noble parasite, ou digne de Glaucus.

II

La bouquetière aveugle, et la beauté à la mode – La confession de l'Athénien Présentation au lecteur d'Arbacès d'Égypte

Les deux jeunes gens, en parlant légèrement de mille choses, se promènèrent dans les rues ; ils se trouvaient dans le quartier rempli des plus attrayantes boutiques, dont l'intérieur ouvert laissait voir le luxe et les harmonieuses couleurs de peintures à fresque incroyablement variées de forme et de dessin. Les fontaines brillantes, qui de toutes parts lançaient

leurs gracieux jets dans l'air pour rafraîchir les ardeurs de l'été ; la foule des passants, ou plutôt des promeneurs nonchalants vêtus de leurs robes pourprées ; les joyeux groupes rassemblés autour des boutiques qui les séduisaient le plus ; les esclaves passant çà et là avec des seaux de bronze d'une forme agréable, et qu'ils portaient sur leurs têtes ; les filles de la campagne s'échelonnant à peu de distance les unes des autres, près de leurs corbeilles de fruits vermeils ou de fleurs plus appréciées des anciens Italiens que de leurs descendants (on dirait que, pour ceux-ci, *latet anguis in herba*, et que chaque violette ou chaque rose cache un parfum mal-faisant) ; les divers lieux de repos qui remplissaient, pour ce peuple paresseux, l'office de nos cafés et de nos clubs ; les vases de vin et d'huile rangés sur des tablettes de marbre, les entrées garnies de bancs et de tentures de pourpre qui offraient un abri contre le soleil, et invitaient la fatigue ou l'oisiveté à se reposer ou à s'étendre à son aise : tout cela formait une scène pleine d'animation et de gaieté, qui donnait à l'esprit athénien de Glaucus raison de se féliciter d'une si heureuse vie.

– Ne me parlez plus de Rome, dit-il à Claudius, le plaisir est imposant et pesant dans ses sublimes murailles ; même dans l'enceinte de la cour, même dans la maison dorée de Néron, même au milieu des splendeurs nouvelles du palais de notre Titus, la magnificence a quelque chose de majestueusement ennuyeux qui fatigue les yeux et l'esprit ; en outre, cher Claudius, ne sommes-nous pas mécontents lorsque nous comparons l'énorme faste et la richesse des autres avec la médiocrité de notre fortune ? Ici nous nous livrons facilement au plaisir, et nous possédons l'éclat du luxe sans la lassitude qui en accompagne la pompe.

– C'est pour ce motif que vous avez choisi votre retraite d'été à Pompéi ?

– Oui, certes, je préfère Pompéi à Baïa. J'apprécie les

charmes de Baïa, mais je n'aime pas les pédants qui s'y réunissent et qui semblent peser leurs plaisirs au poids de la drachme.

– Cependant vous aimez aussi le savoir et, quant à la poésie, Homère et Eschyle, le poème et le drame, trouvent chez vous un asile éloquent.

– Oui; mais ces Romains qui contrefont mes ancêtres d'Athènes se montrent si lourds en toute chose! Dans leurs chasses même, ils commandent à leurs esclaves d'emporter Platon; et, lorsque le sanglier leur a échappé, ils prennent leurs livres et leurs papyrus, afin de ne pas perdre leur temps comme ils ont perdu le sanglier. Lorsqu'un essaim de jeunes filles s'en vient tourbillonner autour d'eux avec toute la grâce des danses persanes, quelque stupide affranchi à la face de marbre leur lit un chapitre du traité de Cicéron *de Officiis*. Ne ressemblent-ils pas à d'ignorants droguistes? Le plaisir et l'étude ne sont pas des éléments faits pour être mêlés ensemble: on doit les employer séparément. Les Romains se privent des deux choses par cette affectation raffinée; c'est prouver qu'ils n'ont de goût ni pour l'une ni pour l'autre. Eh! mon cher Claudius, combien vos compatriotes se rendent peu compte de l'heureuse mobilité d'un Périclès, ou des vrais enchantements d'une Aspasia! Ce n'est que l'autre jour que j'ai rendu visite à Pline. Il était assis dans le cabinet de travail de sa maison d'été, écrivant, pendant qu'un esclave infortuné jouait de la flûte. Son neveu (fatuité philosophique qui mériterait le fouet) lisait dans Thucydide la description de la peste; il inclinait de temps en temps sa petite tête pleine de suffisance en signe d'assentiment à la musique, tandis que ses lèvres répétaient tout bas les répugnants détails de cette terrible peinture. Ce jeune sot ne voit rien d'incompatible entre une chansonnette d'amour et une description de la peste.

– C'est quelquefois la même chose, dit Claudius.

– Je lui en fis justement l’observation, pour excuser son impertinence ; mais le jeune homme, visage renfrogné, reçut mal la plaisanterie ; il me répondit que la musique ne plaisait qu’à nos oreilles, et qu’un livre (rappelez-vous que c’était la description de la peste) élevait le cœur. « Ah ! dit le gros oncle avec un ronflement, mon neveu est presque un Athénien, il mêle toujours l’*utile* au *dulce*. » Ô Minerve ! comme je riaais dans ma manche ! Pendant que j’étais là, on vint dire à notre petit sophiste que son affranchi le plus cher était mort de la fièvre. « Inexorable mort ! s’écria-t-il ; qu’on me donne mon Horace ! Ce grand poète seul nous console merveilleusement de tels malheurs ! » Est-ce que ces hommes aiment, ô Claudius ? À peine ont-ils des sens ! Qu’il est rare qu’un Romain ait un cœur ! Ce n’est qu’un mécanisme sans os et sans chairs.

Quoique Claudius entendît avec un peu de contrariété ces remarques sur ses compatriotes, il feignit de sympathiser avec son ami, en partie à cause de sa nature de parasite, et en partie parce qu’il était de mode, parmi les jeunes Romains dissolus, d’affecter un certain mépris pour leur origine, qui, en réalité, les rendait si arrogants ; il était de mode d’imiter les Grecs, et pourtant de rire d’une malencontreuse imitation.

Tout en conversant, ils s’approchèrent d’une foule rassemblée autour d’un espace ouvert, carrefour formé par trois rues. À l’endroit où les portiques d’un temple élégant et léger jetaient une ombre propice se tenait une jeune fille ; elle avait une corbeille de fleurs sur le bras droit, et dans la main gauche un petit instrument de musique à trois cordes, aux sons duquel elle joignait les modulations d’un air étrange et à moitié barbare ; à chaque temps d’arrêt de la musique, elle agitait gracieusement sa corbeille ; elle invitait les assistants à acheter ses fleurs et plus d’un sesterce tombait dans la corbeille, soit pour rendre hommage à la musique, soit par compassion pour la chanteuse, car elle était aveugle.

– C’est ma pauvre Thessalienne, dit Glaucus en s’arrêtant.

Je ne l'ai pas vue depuis mon retour à Pompéi. Silence! sa voix est douce: écoutons-la.

CHANSON DE LA BOUQUETIÈRE AVEUGLE

I

Achetez mes fleurs, je vous prie
(La pauvre aveugle vient de loin).
Mes fleurs, la famille chérie
Dont la terre prend si grand soin,
Mes fleurs, belles comme leur mère...
Je les ai prises sur son sein,
Car elles y dormaient naguère,
S'y pressant comme un jeune essaim.

Son haleine qu'on y respire
Les enivrait d'aimables sons,
Sa douce haleine qui soupire
Ainsi que l'oiseau des chansons!...

Son pur baiser sur leur lèvre demeure,
Et sur leur joue on retrouve ses pleurs.
Elle pleure, oui, la tendre mère pleure,
Pour vous nourrir de sa rosée, ô fleurs!
Ces larmes-là ne sont jamais amères...
En vous voyant embellir chaque jour,
Elle pleure comme les mères
Pleurent d'orgueil, pleurent d'amour.

II

Il est un monde plein de joie,
Un monde où brillent mille appas;
Mais toujours dans sa sombre voie
La pauvre enfant traîne ses pas.

Déjà comme un pâle fantôme
Je me crois chez l'infernal dieu,
J'erre dans son triste royaume...
Mes fleurs me raniment un peu.
Je veux, loin de l'ombre éternelle
Aller où tout rit, où tout luit,
J'ouvre les yeux, j'étends les bras, j'appelle :
Autour de moi, tout est silence et nuit.

Achetez mes fleurs, douces choses,
Entendez-les crier merci !
Elles ont leur langage aussi :
Nous sommes les lis et les roses,
Fleurs du plaisir, non du souci.
Fille aveugle, ta main nous cueille,
Pour nous mettre en ton noir séjour.
Ton souffle glacé nous effeuille :
Il nous faut la chaleur du jour.
Passants, ne soyez pas rebelles ;
Délivrez-nous, vous, notre espoir :
Nous qui sommes fraîches et belles,
Nous voulons des yeux pour nous voir.
Achetez...

– Je veux prendre ce bouquet de violettes, douce Nydia, s'écria Glaucus en fendant la foule, et en jetant dans la corbeille une poignée de petites pièces. Ta voix est plus charmante que jamais.

La jeune fille aveugle tressaillit aux accents de l'Athénien ; elle se rendit presque aussitôt maîtresse de ce premier mouvement ; mais une vive rougeur colora son cou, ses joues et ses tempes.

– Vous êtes donc de retour ? dit-elle à voix basse.

Et elle se répéta à elle-même : « Glaucus est de retour ! »

– Oui, mon enfant, je ne suis revenu à Pompéi que depuis quelques jours. Mon jardin réclame tes soins, comme d’habitude ; j’espère que tu le visiteras demain. Souviens-toi qu’aucune guirlande ne sera tressée chez moi, si ce n’est de la main de la jolie Nydia !

Nydia sourit joyeusement, mais ne répondit pas ; et Glaucus, mettant sur son sein les violettes qu’il avait choisies, s’éloigna de la foule avec autant de gaieté que d’insouciance.

– Ainsi, cet enfant est une de vos clientes ? dit Claudius.

– Oui. Ne chante-t-elle pas agréablement ? Elle m’intéresse, la pauvre esclave. D’ailleurs, elle est du pays de la montagne des dieux ; l’Olympe a projeté son ombre sur son berceau, elle est thessalienne.

– Le pays des magiciennes.

– C’est vrai. Mais, selon moi, toute femme est magicienne ; et, par Vénus ! l’air à Pompéi semble lui-même un philtre d’amour, tant chaque figure qui n’a pas de barbe a de charme pour mes yeux.

– Eh ! justement, j’aperçois une des belles de Pompéi, la fille du vieux Diomède, la riche Julia, s’écria Claudius, pendant qu’une jeune dame, la figure couverte d’un voile et accompagnée de deux suivantes, s’approchait d’eux en se dirigeant vers les bains. Belle Julia, nous te saluons, dit Claudius.

Julia leva en partie son voile, de façon à montrer avec coquetterie un beau profil romain, un grand œil noir plein d’éclat, et une joue un peu brune, à laquelle l’art avait jeté une fine et douce couleur de rose.

– Glaucus est de retour ? dit-elle en arrêtant son regard avec attention sur l’Athénien, puis elle ajouta à demi-voix : A-t-il oublié ses amis de l’année dernière ?

– Divine Julia ! Le Léthé lui-même, bien qu’il disparaisse dans un endroit de la terre, se remontre sur un autre point. Jupiter ne nous permet l’oubli que pour un moment ; mais Vénus, plus exigeante, ne nous accorde même pas ce moment-là.

– Glaucus ne manque jamais de belles paroles.

– Peuvent-elles manquer devant un objet si beau?

– Nous vous verrons tous les deux à la maison de campagne de mon père, continua Julia en se tournant vers Claudius.

– Nous marquerons le jour de notre visite d’une pierre blanche, répondit le joueur.

Julia abaissa son voile, mais lentement, en laissant se reposer son dernier regard sur l’Athénien avec une timidité affectée et une hardiesse réelle. Ce regard exprimait en même temps la tendresse et le reproche.

Les amis suivirent leur chemin.

– Julia est assurément belle, dit Glaucus.

– L’année dernière, vous auriez fait cet aveu avec plus de vivacité.

– J’en conviens. J’ai été ébloui au premier coup d’œil, et j’ai pris pour une pierre précieuse une imitation parfaitement réussie.

– Bah! répondit Claudius, toutes les femmes sont les mêmes au fond. Heureux celui qui épouse un beau visage et un large douaire! Que peut-il désirer de plus?

Glaucus soupira.

Ils se trouvaient maintenant dans une rue moins fréquentée que les autres, à l’extrémité de laquelle ils pouvaient voir cette vaste mer toujours souriante qui, sur ces côtes délicieuses, semble avoir renoncé à son privilège d’inspirer de la terreur, tant ont de douceur les vents qui courent sur sa surface, tant sont brillantes et variées les nuances qu’elle emprunte aux nuages de rose, tant les parfums que les brises de la terre apportent à ses profondeurs ont quelque chose de pénétrant et de suave. Vous n’avez aucune peine à croire que Vénus Aphrodite soit sortie d’une mer pareille pour s’emparer de l’empire de la terre.

– Ce n’est pas encore l’heure du bain, dit le Grec, qui était

un homme d'impulsion toute poétique ; éloignons-nous de la ville tumultueuse pour contempler à notre aise la mer, alors que le soleil de midi se plaît à sourire encore aux flots.

– Bien volontiers, répondit Claudius ; d'ailleurs, la baie est la partie la plus animée de la côte.

Pompéi était la miniature de la civilisation de cette époque. Cette ville renfermait dans l'enceinte étriquée de ses murs un échantillon de tout ce que le luxe peut inventer au profit de la richesse. Dans ses étroites mais élégantes boutiques, dans ses palais de petite dimension, dans ses bains, dans son forum, dans son théâtre, dans son cirque, dans l'énergie et la corruption, dans le raffinement et les vices de sa population, on voyait un modèle de tout l'Empire. C'était un jouet d'enfant, une lanterne magique, un microcosme, où les dieux semblaient prendre plaisir à refléter la grande représentation de la terre, et qu'ils s'amusèrent plus tard à soustraire au temps, pour livrer à l'étonnement de la postérité cette maxime et cette moralité, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Dans une baie unie comme la glace se pressaient les vaisseaux de commerce, et les galères resplendissantes d'or que les citoyens riches entretenaient pour leurs plaisirs ; les bateaux de pêcheurs glissaient rapidement de côté et d'autre, et de loin on apercevait les hauts mâts de la flotte dont Pline avait le commandement. Sur la grève, un Sicilien aux gestes animés, aux traits mobiles, racontait à un groupe de pêcheurs et de paysans les récits étranges de marins naufragés et de dauphins sauveurs, comme on peut en entendre encore de nos jours sur le môle de Naples.

Le Grec, attirant son compagnon loin de la foule, dirigea ses pas vers un endroit solitaire du rivage, et les deux amis, assis sur un petit rocher qui surmontait des cailloux polis par la mer, aspirèrent la brise voluptueuse et rafraîchissante dont les pieds invisibles, en se jouant sur les flots, leur communiquaient un harmonieux murmure. Il y avait dans cette

scène un charme qui invitait au repos et à la rêverie. Claudius, protégeant ses yeux contre les ardeurs du jour, calculait les gains de la semaine ; et le Grec, appuyé sur sa main et sans se défendre du soleil, divinité tutélaire de sa patrie, dont la pure lumière, inspiratrice de la poésie, de la joie et de l'amour, s'infiltrait dans ses veines, regardait avec ravissement la vaste étendue des eaux, en enviant peut-être chaque souffle qui prenait son vol vers les rivages de la Grèce.

– Dites-moi, Claudius, s'écria le Grec après un long silence, avez-vous jamais été amoureux ?

– Oui, très souvent.

– Celui qui a souvent aimé, répondit le Grec, n'a jamais aimé : il n'y a qu'un Éros, quoiqu'il y ait beaucoup de contrefaçons de ce dieu.

– Les contrefaçons ont bien, après tout, leur mesure de petits dieux, répliqua Claudius.

– Je l'accorde, répondit le Grec, j'adore jusqu'à l'ombre de l'Amour ; mais, lui, je l'adore bien davantage.

– Êtes-vous donc sérieusement et véritablement amoureux ? Éprouvez-vous ce sentiment que les poètes décrivent, un sentiment qui vous fait négliger vos repas, fuir la nature, et écrire des élégies ? Je ne l'aurais jamais soupçonné ! Vous savez bien dissimuler.

– Je ne suis pas si avancé que cela, reprit Glaucus en souriant ; je dis plutôt avec Tibulle :

Celui qui prend l'amour pour guide et pour appui
Marche tranquille et sûr. Les dieux veillent sur lui.

En réalité, je ne suis pas amoureux, mais je le serais volontiers, si j'avais l'occasion de voir l'objet que je désire. Éros voudrait bien allumer sa torche ; mais les prêtres ne lui donnent pas d'huile.

– L'objet est aisé à deviner. N'est-ce pas la fille de Diomède ?

Elle vous adore, et n'affecte pas de le cacher. Par Hercule, je le dis de nouveau, elle est à la fois jeune et riche ; les jambages des portes de son époux seront attachés avec des cordons d'or.

– Non, je ne veux pas me vendre. La fille de Diomède est belle, je l'avoue ; et, dans un temps, si elle n'avait pas été la petite-fille d'un affranchi, j'aurais pu... mais non, elle porte toute sa beauté sur son visage ; ses manières n'ont rien d'une vierge, et son esprit n'est cultivé que dans la science du plaisir.

– Vous êtes un ingrat. Dites-moi alors quelle est la vierge fortunée.

– Écoutez donc, Claudius. Il y a quelques mois, je séjournais à Néapolis¹, une ville selon mon cœur, car elle conserve encore les mœurs et l'empreinte de son origine grecque, et elle mérite le nom de Parthénope par l'air délicieux qu'on y respire et par ses magnifiques rivages. Un jour, j'entrai dans le temple de Minerve pour offrir mes vœux à la déesse, moins pour moi-même que pour la cité à laquelle Pallas ne sourit plus. Le temple était vide et désert. Les souvenirs d'Athènes revenaient en foule et avec douceur à ma mémoire ; m'imaginant être seul encore dans le temple, et absorbé par mon zèle religieux, je laissai échapper de mon cœur les sentiments qui le remplissaient, et des larmes s'échappèrent de mes yeux en même temps que des paroles de mes lèvres. Un profond soupir interrompit ma prière ; je me retournai aussitôt, et je vis derrière moi une femme. Elle avait relevé son voile et elle pria aussi. Nos yeux se rencontrèrent, et il me sembla qu'un regard céleste s'élançait de ces astres brillants et pénétrait jusqu'au fond de mon cœur. Jamais, mon cher Claudius, je n'avais vu une figure de forme plus exquise ; une certaine mélancolie adoucissait et ennoblissait en même temps l'expression de ses traits. Ce je-ne-sais-quoi qu'on ne peut décrire et qui vient de l'âme, et que nos sculpteurs ont réservé pour idéa-

1. Naples.

liser Psyché, donnait à sa beauté un noble et divin attrait ; des pleurs tombaient de ses yeux. Je devinai sur-le-champ qu'elle était comme moi d'origine athénienne, et que les vœux que j'avais faits pour Athènes avaient trouvé un écho dans son cœur. Je lui parlai d'une voix émue : « N'êtes-vous pas aussi athénienne, lui dis-je, ô vierge charmante ? » Aux accents de ma voix, elle rougit et ramena son voile sur son visage : « Les cendres de mes aïeux, dit-elle, reposent sur les bords de l'Ilyssus ; je suis née à Néapolis, mais ma famille est d'Athènes et mon âme est tout athénienne. – Prions donc ensemble », repris-je. Et, comme le prêtre survint en ce moment, nous mêlâmes nos prières aux siennes, en restant ainsi l'un près de l'autre ; ensemble nous touchâmes les genoux de la déesse, ensemble nous déposâmes nos guirlandes d'olivier sur l'autel. J'éprouvai une étrange émotion de tendresse sacrée et de confraternité. Tous deux étrangers nés sur une terre lointaine et déchue, nous étions seuls dans ce temple dédié à une divinité de notre pays : n'était-il pas naturel que mon cœur s'élançât vers ma compatriote, car je pouvais l'appeler ainsi ? Il me parut que je la connaissais depuis longtemps ; on eût dit que ces simples rites, comme par miracle, serraient entre nous les liens de la sympathie et du temps. Nous quittâmes le temple en silence, et j'allais lui demander où elle demeurerait et s'il me serait permis de la visiter, lorsqu'un jeune homme, dont les traits avaient quelque ressemblance avec les siens, et qui se tenait sur les degrés du temple, vint la prendre par la main. Elle se retourna et m'adressa un adieu. La foule nous sépara. Je ne la revis plus. En revenant chez moi, je trouvai des lettres qui m'obligeaient à partir pour Athènes, où des parents m'intentaient un procès au sujet de mon héritage. Le procès gagné, je m'empressai de retourner à Néapolis ; je fis des recherches dans toute la ville, sans pouvoir découvrir aucune trace de ma compatriote ; et, dans l'espérance de perdre au milieu d'une vie joyeuse le souvenir de cette brillante apparition, je me

plongeai avidement dans les voluptés de Pompéi. Telle est mon histoire. Je n'aime pas ; mais je me souviens et je regrette.

Claudius se disposait à répondre, lorsque des pas lents et graves se firent entendre, et, au bruit des cailloux remués sur la grève, chacun des interlocuteurs se retourna et reconnut le nouvel arrivant.

C'était un homme qui avait à peine atteint sa quarantième année, de haute taille, peu chargé d'embonpoint, mais dont les membres étaient nerveux et saillants. Son teint sombre et basané révélait son origine orientale, et ses traits possédaient quelque chose de grec dans leurs contours (surtout le menton, les lèvres, le front), à l'exception du nez un peu prononcé et aquilin ; les os de son visage, durs et fortement accusés, le privaient de ces gracieuses et harmonieuses lignes qui, sur les physionomies grecques, conservent les apparences de la jeunesse jusque dans l'âge mûr ; ses yeux, larges et noirs comme la plus sombre nuit, brillaient d'un éclat qui n'avait rien de changeant ni d'incertain. Un calme profond, rêveur et à moitié mélancolique, semblait s'être fixé dans leur regard imposant et majestueux. Sa démarche et son maintien avaient surtout de la gravité et de la mesure ; et quelque chose d'étranger dans la mode et dans les couleurs foncées de ses longs vêtements ajoutait à ce qu'il y avait de frappant dans son air plein de tranquillité et dans sa vigoureuse organisation. Chacun des jeunes gens, en saluant le nouveau venu, fit machinalement, et en se cachant de lui avec soin, un léger geste ou signe avec les doigts ; car Arbacès l'Égyptien était censé avoir le don fatal du mauvais œil.

– Il faut que le point de vue soit magnifique, dit Arbacès avec un froid mais courtois sourire, pour attirer le gai Claudius et Glaucus, si admiré, loin des rues populeuses de la cité.

– La nature manque-t-elle donc de puissants attraits ? demanda le Grec.

– Pour les gens dissipés, oui.

– Austère réponse, mais peu sage. Le plaisir aime les contrastes. C'est en sortant de la dissipation que la solitude nous plaît, et de la solitude il est doux de s'élancer vers la dissipation.

– Ainsi pensent les jeunes philosophes de l'Académie, répliqua l'Égyptien ; ils confondent la lassitude avec la méditation, et s'imaginent, parce qu'ils sont fatigués des autres, connaître le charme des heures solitaires. Mais ce n'est pas dans ces cœurs blasés que la nature peut éveiller l'enthousiasme, qui seul dévoile les mystères de son inexprimable beauté ! Elle vous demande, non l'épuisement de la passion, mais cette ferveur unique pour laquelle vous ne cherchez, en l'adorant, qu'un temps de repos. Ô jeune Athénien ! lorsque la lune se révélait, dans une vision lumineuse, à Endymion, ce n'était pas après un jour passé dans les fiévreuses agitations des demeures humaines, mais sur les hautes montagnes et dans les vallons solitaires consacrés à la chasse.

– Belle comparaison ! s'écria Glaucus, mais application injuste. Épuisement, ce mot est fait pour la vieillesse, non pour la jeunesse. Quant à moi, je n'ai jamais connu un moment de satiété.

L'Égyptien sourit encore, mais son sourire fut sec et glacé, et Claudius lui-même, qui ne se laissait pas entraîner par son imagination, ressentit une impression désagréable. L'Égyptien ne répondit pas néanmoins à l'exclamation passionnée de Glaucus ; mais, après un moment de silence, il dit d'une voix douce et mélancolique :

– Après tout, vous faites bien de profiter du temps pendant qu'il vous sourit ; la rose se flétrit vite, le parfum s'évapore bientôt ; et d'ailleurs, ô Glaucus ! à nous étrangers dans cette contrée et loin des cendres de nos pères, que nous reste-t-il, si ce n'est le plaisir ou le regret ? L'un, le plaisir, pour vous ; l'autre, le regret, pour moi !

Les yeux brillants du Grec se remplirent soudain de larmes.

– Ah! ne parlez pas ainsi, Arbacès, s'écria-t-il, ne parlez pas de vos ancêtres; oublions qu'il y a eu d'autres villes libres que Rome. Et la gloire!... Oh! nous voudrions vainement évoquer son fantôme des champs de Marathon et des Thermopyles.

– Ton cœur n'est pas d'accord avec tes paroles, dit l'Égyptien; et, dans la gaieté de la nuit que tu vas passer, tu te souviendras plus de Leaena¹ que de Laïs. *Vale!*

Il dit et, s'enveloppant dans sa robe, s'éloigna lentement.

– Je respire plus à mon aise, reprit Claudius. À l'imitation des Égyptiens, nous introduisons quelquefois un squelette dans nos festins. En vérité, la présence d'un tel personnage, semblable à celle d'un spectre, suffirait pour faire aigrir la plus belle grappe du raisin de Falerne.

– Homme étrange! murmura Glaucus d'un air pensif; quoiqu'il semble mort au plaisir et froid pour tous les objets de ce monde, si ce n'est pas un bruit calomnieux, sa maison et son cœur démentent ses discours.

– Ah! oui, l'on dit que sa sombre maison est vouée à d'autres orgies que celles d'Osiris. Il est riche aussi, assure-t-on. Ne pourrions-nous l'entraîner dans nos fêtes et lui faire connaître les charmes du dé, le plaisir des plaisirs? Fièvre d'espérance et de crainte, passion qui ne lasse jamais, et dont on ne peut exprimer les délices! Que tu es beau et terrible, ô Jeu!

– Il est inspiré, vraiment inspiré, s'écria Glaucus en riant. L'oracle fait de Claudius un poète. Il n'y a plus de miracle possible après celui-là!

1. Leaena, l'héroïque maîtresse d'Aristogiton, mise à la torture, se coupa la langue avec les dents, de crainte que la douleur ne lui fit trahir la conspiration contre les fils de Pisistrate. Au temps de Pausanias, on voyait la statue d'une lionne, élevée en son honneur à Athènes.

III

La parenté de Glaucus Description des maisons de Pompéi Une fête classique

Le ciel avait prodigué à Glaucus tous ses biens, un seul excepté : il lui avait donné la beauté, la santé, la richesse, le talent, une illustre origine, un cœur de feu, une âme poétique ; mais il lui avait refusé l'héritage de la liberté. Il était né à Athènes, sujet de Rome. De bonne heure, maître d'une fortune considérable, Glaucus avait cédé au goût des voyages, si naturel à la jeunesse, et s'était enivré à la coupe des plaisirs, au milieu du luxe et des pompes de la cour impériale.

C'était un Alcibiade sans ambition. Il était devenu ce que devient aisément un homme doué d'imagination, ayant de la fortune et des talents, lorsqu'il est privé de l'inspiration de la gloire. Sa maison était à Rome le rendez-vous des voluptueux, mais aussi de tous les amis des arts ; et les sculpteurs de la Grèce prenaient plaisir à montrer leur science en décorant les portiques et l'*exedra* d'un Athénien. Sa demeure à Pompéi... Hélas ! les couleurs en sont fanées maintenant, les murailles ont perdu leurs peintures ; sa beauté, la grâce et le fini de ses ornements, tout cela n'est plus. Cependant, lorsqu'elle reparut au jour, quels éloges et quelle admiration excitèrent ses décorations délicates et brillantes, ses tableaux, ses mosaïques ! Passionné par la poésie et par le drame, qui rappelaient à Glaucus le génie et l'héroïsme de sa race, il avait fait orner sa maison des principales scènes d'Eschyle et d'Homère. Les antiquaires, qui transforment le goût en métier, ont fait un auteur du mécène ; et, quoique leur erreur ait été reconnue depuis, leur langage a continué de donner, comme on l'a fait tout

d'abord, à la maison exhumée de l'Athénien Glaucus, le nom de la *Maison du poète dramatique*.

Avant de la décrire, il convient de donner aux lecteurs une idée générale des maisons de Pompéi, qu'il trouvera très ressemblantes en général aux plans de Vitruve, mais avec ces différences de caprices et de goût dans le détail qui, bien que naturelles à l'homme, ont de tout temps embarrassé les antiquaires. Nous tâcherons de faire cette description aussi clairement que possible et sans pédanterie.

Vous entrez habituellement, par un petit passage appelé *vestibulum*, dans une salle ornée ou non de colonnes, la plupart du temps n'en ayant pas. Aux trois côtés de cette salle se trouvent des portes communiquant avec plusieurs chambres à coucher, et parmi ces chambres celle du portier. Les meilleures sont ordinairement destinées aux hôtes. À l'extrémité de la salle, et des deux côtés à droite et à gauche, si la maison est vaste, on voit deux petites retraites, plutôt que des chambres, consacrées aux dames de la maison; et, au milieu du pavé marqueté de la salle, il y a invariablement, pour recevoir l'eau de la pluie, un petit réservoir à quatre angles (classiquement appelé *impluvium*); la pluie y tombait par une ouverture pratiquée dans le toit. Un auvent ferme cette ouverture à volonté. Près de l'*impluvium*, qui chez les Anciens était en quelque sorte chose sacrée, on plaçait d'habitude (mais à Pompéi plus rarement qu'à Rome) les images des dieux protecteurs de la maison; le foyer hospitalier, si souvent mentionné dans les poètes romains et dédié aux lares, se composait presque toujours, à Pompéi, d'un *brasier* mobile. Dans quelque coin, celui qui sollicitait le moins l'attention, on déposait un grand coffre de bois, orné ou fortifié par des cercles de bronze ou de fer, et consolidé, au moyen de clous, sur un piédestal de pierre, avec assez de force pour défier les tentatives qu'aurait pu faire un voleur essayant de le détacher de sa position. On suppose que ce coffre était le coffre-fort du maître de la demeure, celui où il

mettait son argent. Cependant, comme on n'a trouvé aucune pièce de monnaie dans les coffres de Pompéi, il est probable que c'était plutôt un meuble d'ornement que de service.

Dans cette salle (ou *atrium*, pour parler classiquement) étaient reçus les clients et les visiteurs de rang inférieur. Les maisons les plus distinguées possédaient toutes un *atriensis*, c'est-à-dire un esclave consacré au service de cette salle, et dont le rang était important et élevé parmi ses camarades. Le réservoir du centre a dû être un ornement dangereux ; mais le milieu de la salle ressemblait à la pelouse d'un collège, interdite aux passants, qui trouvaient un espace suffisant à l'entour. Immédiatement en face de l'entrée, et à l'autre extrémité de la salle, était situé l'appartement nommé *tablinum*, avec un pavé ordinairement formé de riches mosaïques, et dont les murs resplendissaient d'élégantes peintures. Là se conservaient les souvenirs de la famille, ou ceux des charges publiques que le possesseur de la maison avait remplies. Sur un des deux côtés de ce salon, si on peut lui donner ce nom, la salle à manger (*triclinium*) ; de l'autre côté, parfois, ce que nous appellerions maintenant un cabinet de curiosités, contenant des pierres précieuses et toutes sortes d'objets rares et coûteux ; puis, toujours, un petit corridor pour les esclaves, afin qu'ils pussent se rendre dans toutes les parties de la maison sans passer par les appartements dont nous avons fait mention. Ces chambres donnaient toutes sur une colonnade carrée et oblongue, qu'en termes techniques on nommait *péristyle*. Si la maison était petite, elle avait pour limite cette colonnade, et, dans ce cas, le centre, quoique fort resserré, en était disposé ordinairement en jardin, et orné de vases de fleurs placés sur des piédestaux ; tandis qu'au-dessous de la colonnade, à droite et à gauche, se faisaient remarquer de nouvelles chambres à coucher¹, un second triclinium (car

1. Les Romains avaient des chambres disposées non seulement

les Anciens consacraient habituellement deux salles à ces usages : l'une pour l'été et l'autre pour l'hiver, ou peut-être l'une pour les jours ordinaires et l'autre pour les jours solennels), et, si le maître de la maison aimait les lettres, on trouvait ensuite un cabinet, gratifié du nom de bibliothèque, une très petite chambre suffisant à contenir le peu de rouleaux de papyrus qu'ils considéraient comme une collection nombreuse de livres.

Au bout du péristyle, généralement la cuisine. Si la maison était vaste, elle ne se terminait pas avec le péristyle, et alors le centre n'en était pas un jardin, mais on manquait rarement d'y voir une fontaine, un bassin pour le poisson, et à l'extrémité exactement opposée au tablinum se trouvaient la seconde salle à manger, ou les autres chambres à coucher, et peut-être un salon de peinture ou une *pinacotheca*¹. Ces appartements communiquaient de nouveau avec un espace carré et oblong, orné communément, de tous côtés, d'une colonnade comme le péristyle, et lui ressemblant à peu près en tout, si ce n'est qu'il était plus large. C'était le véritable *viridarium* ou jardin, avec une fontaine, des statues, et une profusion de fleurs éclatantes ; tout au fond, l'habitation du jardinier, et des deux côtés, sous la colonnade, d'autres chambres à coucher, si le nombre de la famille exigeait ces appartements additionnels.

À Pompéi, le second et le troisième étage n'avaient qu'une médiocre importance : aussi n'étaient-ils construits qu'au-dessus d'une partie assez restreinte de la maison, et ne contenaient-ils que des chambres pour les esclaves ; différant, sous ce rapport, des plus magnifiques édifices de Rome, où l'on établissait fréquemment la principale salle à manger, *coena-*

pour le repos de la nuit, mais pour celui du jour, pour la sieste, *cubacula diurna*.

1. Dans les majestueux palais de Rome, le salon de peinture communiquait avec l'atrium.

culum, au second étage. Les appartements étaient ordinairement de moyenne grandeur : car, dans ce délicieux climat, on recevait un grand nombre de visiteurs dans le péristyle, ou portique, dans la salle ou dans le jardin ; les salles de banquet elles-mêmes, quoique ornées avec soin et situées avec goût, n'étaient pas très vastes ; les Anciens, amoureux de l'esprit et d'une société choisie, haïssaient la foule, et donnaient rarement un festin à plus de neuf personnes à la fois, de sorte que de larges salles à manger ne leur étaient pas aussi nécessaires qu'à nous¹ ; mais la suite des pièces que l'on voyait en entrant devait être d'un effet imposant. Vous aperceviez d'un coup d'œil la salle richement pavée et peinte, le tablinum, le gracieux péristyle, et, si la maison s'étendait plus loin, la salle des banquets et le jardin, qui terminait la perspective par une fontaine jaillissante ou une statue de marbre.

Le lecteur pourra maintenant se rendre un compte assez exact des maisons de Pompéi, qui ressemblaient en beaucoup de points à celles des Grecs, en se mélangeant de l'architecture domestique à la mode chez les Romains. Dans chaque maison il y a bien quelque différence de détail, mais la distribution générale est la même. Dans toutes vous trouvez les salles, le tablinum, le péristyle, communiquant les uns avec les autres ; dans toutes, des murs avec de splendides peintures ; dans toutes enfin, l'indice d'un peuple épris des élégances raffinées de la vie. La pureté du goût des Pompéiens dans la décoration peut être contestée. Ils adoraient les couleurs voyantes et les dessins bizarres. Ils peignaient souvent le bas de leurs colonnes d'un rouge vif, sans teindre le reste ; ou, quand le jardin était petit, ils cherchaient à l'étendre pour la vue en trompant l'œil par la représentation d'arbres,

1. Lorsque les Anciens avaient de plus nombreux convives, le festin avait lieu ordinairement dans la grande salle.

d'oiseaux, de temples, sur les murs, etc., en perspective ; grossiers artifices que Pline lui-même adopta et encouragea avec une vanité ingénue.

La maison de Glaucus était une des plus petites, mais une des mieux ornées et des plus élégantes parmi les maisons particulières de Pompéi. Ce serait un modèle, de nos jours, pour la maison « d'un célibataire à Mayfair », et l'envie et le désespoir des garçons collectionneurs de vieux meubles et de marqueterie.

On y entrait par un long et étroit vestibule dont le pavé en mosaïque porte encore empreinte l'image d'un chien avec cette inscription : *Cave canem*, ou : « Prends garde au chien. » De chaque côté, on trouve une chambre de proportions raisonnables : car, la partie intérieure de la maison n'étant pas assez large pour contenir les deux grandes divisions des appartements publics et privés, ces deux chambres étaient disposées à part pour la réception des visiteurs auxquels le rang ou l'intimité ne permettait pas l'entrée des *penetralia* de la maison.

En avançant un peu dans le vestibule, on rencontre l'atrium, lequel, lors de sa découverte, se montra riche de peintures qui, *sous le rapport de l'expression*, n'auraient pas fait déshonneur à Raphaël. Elles sont maintenant au Musée napolitain, où elles font l'admiration des connaisseurs. Elles retracent la séparation d'Achille et de Briséis. Qui pourrait s'empêcher de reconnaître la force, la vigueur, la beauté employées dans le dessin des formes et de la figure d'Achille et de son immortelle esclave ?

Sur un des côtés de l'atrium, un petit escalier conduisait aux appartements des esclaves, à l'étage supérieur. Il s'y trouvait aussi deux ou trois chambres à coucher, dont les murs représentaient l'enlèvement d'Europe, la bataille des Amazones, etc.

On rencontrait ensuite le tablinum, au travers duquel, à partir des deux extrémités, étaient suspendues de riches

draperies de pourpre de Tyr, à demi relevées¹ ; les peintures des murs offraient un poète lisant des vers à ses amis, et le pavé renfermait une petite et exquise mosaïque, représentant un directeur de théâtre qui donnait des instructions à ses comédiens.

Au sortir de ce salon était l'entrée du péristyle ; et ici, comme je l'ai dit d'abord en parlant des plus petites maisons de Pompéi, la maison finissait. À chacune des sept colonnes qui décoraient la cour s'enlaçaient des festons de guirlandes ; le centre, qui suppléait au jardin, était garni des fleurs les plus rares, placées dans des vases de marbre blanc supportés par des piédestaux. À gauche de ce simple jardin s'élevait un tout petit temple pareil à ces humbles chapelles qu'on rencontre au bord des routes, dans les contrées catholiques : il était dédié aux dieux pénates ; devant ce temple se dressait un trépied de bronze ; à gauche de la colonnade, deux petits *cubicula* ou chambres à coucher ; à droite, le triclinium, où les convives et amis se trouvaient en ce moment rassemblés.

Cette chambre est ordinairement appelée par les antiquaires de Naples la « chambre de Lédà » et le lecteur trouvera dans le magnifique ouvrage de Sir William Gell une gravure de la délicate et gracieuse peinture de Lédà présentant son nouveau-né à son époux, tableau d'où la chambre a tiré son nom. Ce délicieux appartement donnait sur le jardin embaumé. Autour d'une table en bois de citronnier² polie avec soin et artistement décorée d'arabesques d'argent étaient placés les trois lits, plus communs à Pompéi que le siège demi-circulaire devenu de mode à Rome depuis quelque temps ; sur les lits de bronze incrustés des plus riches métaux s'étendaient d'épais

1. Le triclinium était aussi fermé à volonté par des portes à coulisses.

2. Le bois le plus estimé, mais non le moderne citronnier. Mon savant ami M. S. Lander suppose, avec beaucoup de probabilité, que ce bois était l'acajou.

coussins, couverts de broderies d'un grand travail, et qui cédaient voluptueusement à la pression.

– J'avouerai, dit l'édile Pansa, que votre maison, quoiqu'elle ne soit pas beaucoup plus large qu'un étui d'agrafe, est un joyau véritable. Que cette séparation d'Achille et de Briséis est admirablement peinte!... quel style... quelle expression dans les têtes! quel... ah!...

– L'éloge de Pansa a du prix sur un pareil sujet, dit Claudius gravement. Ses murs aussi sont couverts de peintures, et l'on dirait que Zeuxis les a faites de sa main.

– Vous me flattez, cher Claudius, oui, vous me flattez, reprit l'édile, dont la maison était connue justement à Pompéi par ses méchantes peintures; car il était patriote, et il n'employait que des Pompéiens. Vous me flattez, mais il y a quelque chose de joli, oui, certes, dans les couleurs, pour ne rien dire du dessin... et puis la cuisine, mes amis... là, tout est invention de ma part.

– Quel en est le dessin? demanda Glaucus; je n'ai pas encore vu votre cuisine, quoique j'aie pu apprécier l'excellence de la chère qu'on y prépare.

– Le dessin, mon cher Athénien, représente un cuisinier déposant les trophées de son art sur l'autel de Vesta, plus une superbe murène, peinte d'après nature, qu'on voit cuire dans l'éloignement... Cela témoigne de quelque génie...

En cet instant parurent les esclaves, apportant sur un plateau tout ce qui devait servir de préparation au festin. Parmi de délicieuses figues, de fines herbes couvertes de neige, des anchois et des œufs, étaient rangées de petites coupes remplies d'un vin mélangé de miel. À mesure qu'on plaçait ces choses sur la table, de jeunes esclaves présentaient à chacun des cinq convives (car ils n'étaient pas davantage) des bassins d'argent pleins d'une eau parfumée, et des serviettes brodées de franges de pourpre. Mais l'édile déploya avec ostentation une serviette qu'il avait apportée de chez lui; ce n'était pas



Lanell Speed

que le linge en fût plus fin, mais la frange était deux fois plus haute que celle des autres; il s'essuya les doigts en provoquant l'attention, comme un homme qui s'attend à être admiré.

– Vous avez là une splendide *mappa*, dit Claudius; d'honneur, la frange en est aussi large qu'une ceinture.

– Une bagatelle, mon cher Claudius, une bagatelle; on m'a assuré que cette raie est la dernière élégance de Rome, mais Glaucus s'entend mieux que moi à tout cela.

– Que Bacchus nous soit propice! dit Glaucus en s'inclinant avec respect devant une magnifique image du dieu disposée au centre de la table, au coin de laquelle on avait placé les dieux lares et des salières.

Les hôtes répétèrent la prière et, répandant ensuite du vin sur la table, ils firent les libations accoutumées.

Après cela, les convives se penchèrent sur leurs lits, et le repas commença.

– Que cette coupe soit la dernière que je porte à mes lèvres, s'écria le jeune Salluste, pendant que la table, débarrassée de ses premiers stimulants, était garnie de mets plus substantiels, et que les esclaves remplissaient jusqu'au bord le cyathus qu'il tenait à la main, que cette coupe soit la dernière, si ce n'est pas le meilleur vin que j'aie bu à Pompéi!

– Qu'on apporte l'amphore, dit Glaucus; et qu'on lise la date et la provenance de ce vin.

Un esclave s'empressa d'informer la société que, d'après l'étiquette attachée au bouchon, le vin était originaire de Chio, et qu'il comptait cinquante années d'âge.

– Comme la neige l'a rafraîchi délicieusement! dit Pansa; il a juste le degré qu'il lui faut.

– Cette neige, reprit Salluste, est pour le vin comme pour l'homme l'expérience, qui, en modérant la fougue de ses plaisirs, les rend deux fois plus agréables.

– Elle produit l'effet d'un *non* dans la bouche d'une femme,

ajouta Glaucus ; froideur d'un moment qui ne fait que nous enflammer davantage.

– Quand aurons-nous le prochain combat des bêtes féroces ? demanda Claudius à Pansa.

– Vers le huit des ides d'août, répondit Pansa, le lendemain des fêtes de Vulcain. Nous réservons un jeune lion, charmante bête, pour cette occasion.

– Qui lui donnera-t-on à dévorer ? continua Claudius ; hélas ! il y a une bien grande disette de criminels. Il vous faudra positivement condamner un innocent au lion, mon pauvre Pansa.

– J'y pense en effet depuis quelque temps, répondit sérieusement l'édile. C'est une infâme loi que celle qui nous défend de livrer nos propres esclaves aux bêtes. N'avons-nous pas le droit de faire ce que nous voulons de nos biens ? C'est ce que j'appelle une véritable atteinte à la propriété.

– Il n'en était pas ainsi dans le bon vieux temps de la république, ajouta Salluste en soupirant.

– Et même cette prétendue générosité envers les esclaves est une privation pour le pauvre peuple. Comme il aime à voir une belle rencontre entre un homme et un lion ! Cet innocent plaisir (si les dieux ne nous envoient bientôt quelque bon criminel) sera perdu pour le peuple, grâce à cette fatale loi.

– Quelle mauvaise politique, dit Claudius d'une façon sentencieuse, que de contrecarrer les amusements virils du peuple !

– Remercions Jupiter et le destin, s'écria Salluste, de ne plus avoir Néron.

– C'était un tyran, en effet ; il a tenu notre théâtre fermé pendant dix ans.

– Je m'étonne qu'il n'y ait pas eu de révolte, dit Salluste.

– Il s'en est fallu de peu, répliqua Pansa, la bouche pleine d'un morceau de sanglier.

La conversation fut interrompue en ce moment par un

concert de flûtes, et deux esclaves entrèrent en portant un plat.

– Quels mets délicats nous gardez-vous là, mon cher Glaucus ? s'exclama le jeune Salluste avec des yeux de convoitise.

Salluste n'avait que vingt-quatre ans, et il ne connaissait rien de plus agréable dans la vie que de manger... Peut-être avait-il déjà épuisé tous les autres plaisirs... Cependant il avait du talent et un excellent cœur, autant que faire se pouvait.

– Je reconnais sa figure, par Pollux ! s'écria Pansa ; c'est un chevreau ambracien. Oh ! ajouta-t-il en faisant claquer ses doigts pour appeler les esclaves, nous devons une libation au nouveau venu.

– J'avais espéré, dit Glaucus avec mélancolie, vous offrir des huîtres de Bretagne ; mais les vents qui furent si cruels pour César n'ont pas permis leur arrivée.

– Sont-elles donc si délicieuses ? demanda Lépidus en relâchant sa tunique, dont la ceinture était dénouée, pour se mettre plus à son aise.

– Je crois que c'est la distance qui leur donne du prix ; elles n'ont pas le goût exquis des huîtres de Brindes. Mais, à Rome, pas de souper complet sans elles.

– Ces pauvres Bretons, il y a du bon chez eux, dit Salluste, il y a des huîtres.

– Ils devraient bien produire un gladiateur, dit l'édile, dont l'esprit s'occupait des besoins de son amphithéâtre.

– Par Pallas, s'exclama Glaucus pendant que son esclave favori posait sur son front une nouvelle couronne de fraîches fleurs, j'aime assez ces spectacles sauvages, lorsque bêtes contre bêtes combattent ; mais quand un homme, de chair et d'os comme nous, est poussé dans l'arène pour être en quelque sorte dépecé membre par membre, l'intérêt se change en horreur. Le cœur me manque ; je suffoque ; j'ai envie de me précipiter à son secours. Les cris de la populace me semblent aussi épouvantables que les voix des Furies qui poursuivent

Oreste. Je me réjouis à l'idée que nos prochains jeux nous épargneront peut-être ce sanglant spectacle.

L'édile haussa les épaules ; le jeune Salluste, connu à Pompéi pour son excellent naturel, tressaillit de surprise ; le gracieux Lépidus, qui parlait rarement, de peur de contracter ses traits, s'écria : « Par Hercule ! » Le parasite Claudius murmura : « Par Pollux ! » Et le sixième convive, qui n'était qu'une ombre de Claudius, et qui se faisait un devoir de répéter les paroles de son ami plus opulent que lui lorsqu'il ne pouvait pas le louer, véritable parasite du parasite, murmura aussi : « Par Pollux ! »

– Vous autres Italiens, reprit Glaucus, vous vous plaisez à ces spectacles ; nous autres Grecs, nous avons plus de compassion. Ombre de Pindare ! Ah ! n'est-ce pas un ravissement que les jeux de la Grèce, l'émulation de l'homme contre l'homme, la lutte généreuse, le triomphe qui ne coûte que des regrets pour le vaincu, l'orgueil de combattre un noble adversaire, et de contempler sa défaite ? Mais vous ne me comprenez pas.

– Excellent chevreau, dit Salluste.

L'esclave chargé de découper s'était occupé de son emploi qui le rendait tout glorieux, au son de la musique, en marquant la mesure avec son couteau, si bien que l'air commencé par des notes légères, s'élevant de plus en plus, avait fini dans un magnifique diapason.

– Votre cuisinier est sans doute de Sicile ? dit Pansa.

– Oui, de Syracuse.

– Je veux vous le jouer, dit Claudius ; faisons une partie entre les services.

– Je préférerais certainement ce combat à celui du cirque, dit Glaucus ; mais je ne veux pas me défaire de mon cuisinier. Vous n'avez rien d'aussi précieux à m'offrir en enjeu.

– Ma Phyllide, ma belle danseuse.

– Je n'achète jamais les femmes, dit le Grec en arrangeant sa guirlande avec nonchalance.

Les musiciens, qui se tenaient en dehors dans le portique, avaient commencé leur musique avec l'entrée du chevreau; leur mélodie devint plus douce et plus gaie, quoique d'un caractère peut-être plus idéal. Ils chantèrent l'ode d'Horace qui débute par les mots *Persicos odi...*, impossibles à traduire, et qu'ils jugeaient parfaitement applicable à une fête que nos mœurs peuvent trouver efféminée, mais qui, en réalité, était assez simple, au milieu du luxe effréné de l'époque. Nous n'avons sous les yeux qu'un festin privé, et non un repas royal; le joyeux souper d'un homme riche, et non celui d'un empereur ou d'un sénateur.

– Ah! bon vieil Horace! dit Salluste d'un ton de compassion; il chantait assez bien les festins et les jeunes filles, mais non pas aussi bien que nos poètes modernes.

– L'immortel Fulvius, par exemple, dit Claudius.

– Oui, Fulvius l'immortel, répéta le convive que nous avons appelé l'ombre de Claudius.

– Et Spuræna; et Caius Mutius, qui a écrit trois poèmes épiques dans une année. Horace et Virgile en auraient-ils fait autant? dit Lépidus. Ces vieux poètes avaient le grand tort de copier la sculpture et non la peinture. Simplicité et repos, c'était là toute leur notion de l'art; nos modernes ont du feu, de la passion, de l'énergie; nous ne sommeillons jamais. Nous reproduisons les couleurs de la peinture, sa vie et son mouvement. Immortel Fulvius!

– À propos, dit Salluste, n'auriez-vous pas eu connaissance de la nouvelle ode de Spuræna, en l'honneur de notre Isis égyptienne? C'est magnifique... Quel véritable enthousiasme religieux!

– Isis me semble une divinité favorite de Pompéi, dit Glaucus.

– Oui, répondit Pansa, elle est fort en vogue dans ce moment. Sa statue a rendu les oracles les plus extraordinaires. Je ne suis pas superstitieux, mais je dois avouer qu'elle m'a

souvent assisté de ses bons conseils dans ma magistrature. Joignez à cela que ses prêtres ont beaucoup de piété, ni trop gais ni trop fiers, comme les prêtres de Jupiter et de la Fortune, ils marchent nu-pieds, ne se nourrissent point de viande, et passent la plus grande partie de la nuit en dévotions solitaires.

– Bon exemple pour nos autres prêtres, en effet... Le temple de Jupiter réclame de grandes réformes, dit Lépidus, qui demandait à réformer tout le monde excepté lui.

– On dit qu’Arbacès l’Égyptien a révélé d’importants mystères aux prêtres d’Isis, observa Salluste; il se vante de descendre de la race de Ramsès, et proclame que sa famille est en possession de secrets qui remontent à la plus haute antiquité.

– Il a certainement le don du mauvais œil, dit Claudius. Quand il m’arrive de rencontrer cette face de Méduse avant d’avoir fait le signe préservateur, je suis sûr de perdre un cheval favori, ou de faire tourner le *chien*¹ neuf fois de suite.

– Ce serait là vraiment un miracle, dit Salluste avec gravité.

– Qu’entendez-vous par là? reprit le joueur, dont la figure se colora vivement.

– J’entends que vous ne me laisseriez pas grand-chose, si je jouais souvent avec vous.

Claudius ne lui répondit que par un sourire de dédain.

– Si Arbacès n’était pas si riche, poursuivit Pansa d’un air important, je ferais agir un peu mon autorité, et je dirigerais des informations à l’effet de savoir s’il y a quelque réalité dans le bruit qui le fait passer pour astrologue et magicien. Agrippa, pendant son édilité à Rome, a banni tous les citoyens dangereux; mais un homme riche!... C’est le devoir d’un édile de protéger les riches.

– Que pensez-vous de cette nouvelle secte qui, à ce que l’on m’a dit, a recruté quelques prosélytes à Pompéi, celle des adorateurs du dieu hébreu, du Christ?

1. Le coup le moins avantageux au jeu de dés, *canes*.

– Purs visionnaires spéculatifs, dit Claudius ; pas un seul praticien parmi eux ! Prosélytes pauvres, insignifiants, ignorants !

– Qu'on ne devrait pas moins crucifier pour leurs blasphèmes, s'écria Pansa avec véhémence ; ils osent renier Vénus et Jupiter. Qu'ils me tombent sous la main ! Je ne dis que cela.

Le second service avait pris fin ; les convives s'étaient rejetés en arrière sur les lits ; il y eut une pause pendant laquelle ils prêtèrent l'oreille aux douces voix du Midi et à la musique du roseau arcadien. Glaucus était le plus enivré et le moins disposé à rompre le silence ; mais Claudius commença à penser qu'on perdait beaucoup de temps.

– *Bene vobis*¹, cher Glaucus, dit-il en vidant une coupe pour chaque lettre du nom de son ami, avec toute l'aisance d'un buveur émérite. Ne voulez-vous pas prendre votre revanche d'hier ? Voyez, les dés nous invitent à jouer.

– Comme vous voudrez, dit Glaucus.

– Les dés en été, et devant un édile ! reprit Pansa d'un air magistral. C'est contraire à la loi.

– Pas en votre présence, grave Pansa, répliqua Claudius en remuant les dés dans un long cornet ; votre aspect empêche toute licence ; ce n'est pas la chose en elle-même, mais l'excès de la chose qui est condamnable.

– Quelle sagesse ! murmura l'ombre.

– Alors je regarderai d'un autre côté, dit Pansa.

– Pas encore, bon Pansa ; attendons, dit Glaucus, la fin du souper.

Claudius ne céda qu'à regret ; un bâillement cacha son déplaisir.

– Sa bouche s'ouvre pour dévorer de l'or, murmura Lépidus à Salluste, en empruntant cette citation à l'*Aulularia* de Plaute.

– Ah ! que je connais bien ces polypes qui gardent tout ce

1. « À votre santé. »

qu'ils touchent ! dit Salluste sur le même ton, et en empruntant à son tour une citation à la même comédie.

Le troisième service, consistant dans une infinité de fruits, de pistaches, de confitures, de tartes et de plats d'apparat, qui revêtaient mille formes singulières et aériennes, fut alors placé sur la table ; et les *ministres*, les serviteurs, y mirent aussi le vin (qui, jusque-là, avait été offert à la ronde aux hôtes) dans de larges jarres de verre, lesquelles portaient toutes sur leurs étiquettes leur âge et leur qualité.

– Goûtez de ce vin de Lesbos, Pansa, dit Salluste ; il est excellent.

– Ce n'est pas qu'il soit très vieux, dit Glaucus, mais le feu l'a avancé en âge. Nous aussi, ne vieillissons-nous pas avant le temps, grâce au feu ? Ce sont les flammes de Vulcain pour lui ; pour nous, ce sont les flammes de Vénus, en l'honneur de laquelle je vide cette coupe.

– Il est délicat, dit Pansa ; mais, dans son parfum, on sent encore un peu de résine.

– La magnifique coupe ! s'écria Claudius en montrant une coupe de cristal transparent, dont les anses étaient garnies de pierres précieuses entrelacées en forme de serpent (c'était le goût favori alors à Pompéi).

– Cet anneau, dit Glaucus en tirant un joyau de grand prix de la première phalange de son doigt et en le suspendant à l'anse de la coupe, lui donnera une plus riche apparence, et la rendra moins indigne d'être acceptée par mon ami Claudius, à qui veillent les dieux accorder la santé et la fortune, afin qu'il la remplisse souvent et longtemps jusqu'au bord !

– Vous êtes trop généreux, Glaucus, dit le joueur en tendant la coupe à son esclave ; mais votre amitié surtout double la valeur du présent.

– Je bois aux Grâces, dit Pansa, et il remplit trois fois sa coupe.

Les convives suivirent son exemple.

– Nous n’avons pas nommé de directeur au festin, cria Salluste.

– Jetons les dés pour le désigner, dit Claudius en agitant le cornet.

– Non, dit Glaucus, point de froid directeur entre nous ; point de dictateur du banquet, point de *rex convivii*. Les Romains n’ont-ils pas juré de ne jamais obéir à un roi ? Vous montrerez-vous moins libres que vos ancêtres ? Allons, musiciens, faites-nous entendre le chant que j’ai composé l’autre nuit. C’étaient des vers sur ce sujet : l’*Hymne bachique des Heures*.

Les musiciens accordèrent leurs instruments sur le mode ionien, pendant que les plus jeunes d’entre eux chantaient en grec les vers suivants :

HYMNE DU SOIR POUR LES HEURES

I

Nous avons couru, pendant un long jour,
Nous, les rapides Heures ;
Avant que la nuit nous pousse à son tour
Vers ses sombres demeures,
Saluez-nous en ce séjour
D’un chant de joie et d’amour !
Ainsi la princesse de Crète,
Lorsque s’enfuit son séducteur,
D’un lierre environnant sa tête
Eut Bacchus pour consolateur.
Leurs paupières demi-fermées
Se détournaient des cieux étincelants.
Sous le souffle léger des brises parfumées,
Les vagues à leurs pieds roulaient des flots plus lents.
Ariane, un lynx auprès d’elle,
Souriait à Bacchus, le front tout rougissant ;

Le dieu, qui la trouvait plus belle,
L'entourait d'un bras caressant.
Le faune indiscret et peu sage,
Le faune entrouvrait le feuillage,
Pour voir ce tableau ravissant.

II

Pauvres Heures déjà lassées,
Nous qui devons voler toujours,
Pendant la nuit encor pressées,
Pénible sera notre cours.
Humectez notre aile légère
Dans votre coupe où la lumière
Unit sa pourpre à la pourpre du vin.
Quand le soleil quitte la terre,
On le retrouve en ce nectar divin.
Au fond d'une coupe remplie
Le soleil aime à s'endormir,
Pareil au fils de Thessalie¹,
Se mirant dans la source et s'y laissant mourir.

III

Buvez à Jupiter, à l'Amour, à Mercure,
Aux Grâces, pleines de douceurs,
Qu'enferme la même ceinture ;
À la belle Aglaé qui conduit ses deux sœurs.
Ne nous oubliez pas, ô mortels, dans vos fêtes,
Nous qui veillons sur vous, en chœur, du haut des cieux.
Ne comptez pas les dons que vous nous faites ;
Celui qui boit le plus nous honore le mieux.
Saisissez, saisissez les Heures au passage,
Plongez-les dans le vin : elles reparaîtront,

1. Narcisse.

Avec un plus joyeux visage,
Comme vous, la guirlande et la rosée au front.
Nous avons soif : que Bacchus nous apaise.
Comme Hylas fut jadis des Nymphes emporté,
Nous voulons entraîner le seul dieu qui nous plaise
Dans la nuit avec nous en chantant sa beauté.

Les convives applaudirent avec enthousiasme : quand le poète est l'amphitryon, ses vers obtiennent toujours un grand succès.

– C'est du grec pur, dit Lépidus ; la hardiesse, la force et l'énergie de cette langue ne sauraient être imitées par la poésie latine.

– Impossible de contester, dit Claudius avec une intention ironique au fond, mais cachée en apparence, que ces vers ne contrastent singulièrement avec la simplicité de l'ode d'Horace que nous avons entendue d'abord ; simplicité passée de mode. La mélodie est du goût ionien le plus pur. Ce mot me rappelle une santé que je veux porter. Compagnons, je bois à la belle Ione.

– Ione, le nom est grec, dit Glaucus d'une voix douce, j'accepte cette santé avec plaisir. Mais quelle est cette Ione ?

– Ah ! vous ne faites que d'arriver à Pompéi, sans quoi vous mériteriez l'ostracisme pour votre ignorance, dit Lépidus avec importance ; ne pas connaître Ione, c'est ignorer les plus charmants attraits de notre cité.

– Elle est de la plus rare beauté, ajouta Pansa ; et quelle voix !

– Elle ne doit se nourrir que de langues de rossignols, dit Claudius.

– De langues de rossignols... parfait, parfait, s'écria l'ombre.

– Renseignez-moi davantage, je vous prie, dit Glaucus.

– Sachez donc... commença Lépidus.

– Laissez-moi parler, poursuivit Claudius ; vos paroles se traînent comme des tortues.

– Les vôtres nous assomment comme des pierres, murmura tout bas le jeune efféminé en se laissant retomber dédaigneusement sur son lit.

– Sachez donc, mon cher Glaucus, que Ione est une étrangère arrivée depuis peu à Pompéi. Elle chante comme Sapho, et ses chants sont de sa composition. Quant à la flûte, la cithare, la lyre, je ne sais vraiment sur lequel de ces instruments elle ne surpasse pas les Muses. Sa beauté est éblouissante ; sa maison est parfaite ; quel goût !... quels brillants !... quels bronzes !... Elle est riche, et aussi généreuse qu'elle est riche.

– Ses amants sans doute, dit Glaucus, ne laissent pas mourir de faim ? L'argent gagné sans peine est légèrement dépensé.

– Ses amants ! Ah ! c'est là l'énigme ! Ione n'a qu'un défaut, elle est chaste. Tout Pompéi est à ses pieds, et elle n'a pas d'amants... elle ne veut pas même se marier.

– Pas d'amants ! répéta Glaucus.

– Non, elle a l'âme de Vesta avec la ceinture de Vénus.

– Quelle délicatesse d'expression ! dit l'ombre.

– C'est un prodige, s'exclama Glaucus. Ne peut-on la voir ?

– Je vous mènerai chez elle ce soir, reprit Claudius... En attendant... ajouta-t-il, et il fit de nouveau retentir les dés.

– À votre gré, répondit le complaisant Glaucus ; Pansa, retournez-vous !

Lépidus et Salluste jouèrent à pair ou non, et le sixième convive, le parasite, regarda le jeu de Glaucus et de Claudius, qui se laissèrent bientôt absorber par les chances des dés.

– Par Pollux ! s'écria Glaucus, voilà la seconde fois que je tombe sur les petits chiens¹.

– À présent, que Vénus me protège ! dit Claudius, qui tint quelque temps le cornet suspendu et l'agita. Ô bonne

1. Le plus faible coup.

Vénus!... C'est Vénus elle-même, ajouta-t-il en amenant le plus haut point, qu'on appelait ainsi d'après la déesse que le joueur heureux trouve d'ordinaire assez favorable.

– Vénus est une ingrate, dit Glaucus, car j'ai toujours sacrifié sur son autel.

– Celui qui joue avec Claudius, murmura Lépidus, pourra bien, comme le Curculio de Plaute, mettre au jeu son manteau.

– Pauvre Glaucus!... il est aveugle comme la Fortune elle-même, continua Salluste du même ton.

– Je ne veux plus jouer, dit Glaucus; j'ai perdu trente sesterces.

– J'en suis désolé, répliqua Claudius.

– Homme aimable! dit l'ombre.

– Après tout, s'écria Glaucus, le plaisir que je prends à votre gain compense la peine de ma perte.

La conversation devint alors générale et animée; le vin circula plus librement. Ione fut de nouveau l'objet des éloges des convives de Glaucus.

– Au lieu de veiller jusqu'à ce que les étoiles s'effacent, allons contempler celle dont l'éclat fait pâlir leur clarté, dit Lépidus.

Claudius, qui ne voyait aucune chance de recommencer les parties de dés, appuya la proposition; et Glaucus, quoiqu'il pressât honnêtement ses hôtes de ne pas se lever de table encore, ne put s'empêcher de leur laisser voir que sa curiosité avait été éveillée par les éloges qu'ils avaient faits de Ione. Ils décidèrent donc qu'ils iraient de ce pas (à l'exception de Pansa et du parasite) à la maison de la belle Grecque. Ils burent à la santé de Glaucus et de Titus, ils accomplirent leur dernière libation, reprirent leurs pantoufles, descendirent les escaliers, traversèrent l'atrium brillamment éclairé, et passèrent sans craindre de morsures devant le terrible dogue dont la peinture défendait le seuil; ils se trouvèrent alors, au moment où

la lune se levait, dans les rues de Pompéi, joyeuses et encore remplies par la foule.

Ils parcoururent le quartier des orfèvres, tout étincelant de lumières que réfléchissaient les pierres précieuses étalées dans les boutiques, et arrivèrent enfin à la porte de Ione. Le vestibule était illuminé par des rangées de lampes ; des rideaux de pourpre brodés ouvraient l'entrée du tablinum, dont les murs et le pavé en mosaïque brillaient des plus vives couleurs que l'art avait pu y répandre, et sous le portique, qui entourait un odorant jardin, ils trouvèrent Ione, déjà environnée de visiteurs l'adorant et l'applaudissant.

– Ne m'avez-vous pas dit qu'elle était athénienne ? demanda Glaucus à voix basse en mettant les pieds dans le péristyle.

– Non, elle est de Néapolis.

– De Néapolis, répéta Glaucus.

Et au même moment le groupe qui entourait Ione s'entrouvrit, et présenta à sa vue cette brillante apparition, cette beauté pareille aux nymphes, qui depuis quelques mois avait surnagé sur l'abîme de sa mémoire.

IV

Le temple d'Isis – Le prêtre

Le caractère d'Arbacès se développe lui-même

Notre histoire veut que nous retournions à l'Égyptien. Nous avons laissé Arbacès, après qu'il eut quitté Glaucus et son compagnon près de la mer caressée par le soleil de midi. Dès qu'il fut près de la partie la plus fréquentée de la baie, il s'arrêta, et contempla cette scène animée, en croisant les bras, et avec un sourire amer sur ses sombres traits.

– Sots, dupes, fous que vous êtes ! se dit-il à lui-même ;

qu'il s'agisse de plaisirs ou d'affaires, de commerce ou de religion, vous êtes également gouvernés par les passions que vous devriez conduire. Comme je vous mépriserais si je ne vous haïssais pas ! Oui, je vous hais, Grecs ou Romains. C'est à nous, c'est à notre pays, c'est à la science profonde de l'Égypte que vous avez dérobé le feu qui vous donne vos âmes. Vos connaissances, votre poésie, vos lois, vos arts, votre barbare supériorité dans la guerre (et combien encore cette copie mutilée d'un vaste modèle a dégénéré dans vos mains !), vous nous avez tout volé, comme les esclaves volent les restes d'un festin ; oh ! maintenant, vous autres mimes d'autres mimes, Romains, vils descendants d'une troupe de brigands, vous êtes nos maîtres. Les pyramides ne contemplent plus la race de Ramsès... L'aigle plane sur le serpent du Nil. Nos maîtres, non pas les *miens*. Mon âme, par la supériorité de sa sagesse, vous domine et vous enchaîne, quoique ces liens ne vous soient pas visibles. Aussi longtemps que la science pourra dompter la force, aussi longtemps que la religion possédera une caverne du fond de laquelle sortiront des oracles pour tromper le genre humain, les sages tiendront l'empire de la terre... De vos propres vices, Arbacès distille ses plaisirs, plaisirs que ne profane pas l'œil du vulgaire, plaisirs vastes, riches, inépuisables, dont vos âmes énervées et émoussées dans leur sensualité grossière ne peuvent se faire une idée, même en rêve. Continuez votre vie, esclaves insensés de l'ambition et de l'avarice ; votre soif de faisceaux, de questorats et de toutes les momeries d'un pouvoir servile provoque mes rires et mon mépris. Mon pouvoir s'étend partout où règne quelque superstition. Je foule aux pieds les âmes que la pourpre couvre. Thèbes peut tomber ; l'Égypte peut ne plus exister que de nom. L'univers entier fournit des sujets à Arbacès.

En prononçant ces paroles, l'Égyptien marchait lentement. Lorsqu'il entra dans la ville, sa haute taille le fit remarquer

au-dessus de la foule qui remplissait le forum, et il se dirigea vers le petit et gracieux temple consacré à Isis.

Cet édifice n'était alors élevé que depuis peu de temps. L'ancien temple avait été renversé par un tremblement de terre soixante ans auparavant, et le nouveau avait obtenu, parmi les inconstants Pompéiens, la vogue qu'une nouvelle église ou un nouveau prédicateur obtiennent parmi nous. Les oracles de la déesse à Pompéi étaient en effet non seulement célèbres pour le mystérieux langage qui les enveloppait, mais encore pour le crédit qui s'attachait à leurs ordres et à leurs prédictions. S'ils n'étaient pas dictés par une divinité, ils étaient du moins inspirés par une profonde connaissance de l'humanité; ils s'appliquaient exactement à la position de chaque individu, et contrastaient singulièrement avec les banalités des temples rivaux. Au moment où Arbacès arrivait près des grilles qui séparaient l'enceinte profane de l'enceinte sacrée, une foule composée de personnes de toutes les classes, mais particulièrement de marchands, s'assemblait, respirant à peine, et témoignant une profonde dévotion, devant les nombreux autels placés dans la cour... Dans les murs de la *cella*, élevés sur sept marches en marbre de Paros, on voyait des niches renfermant différentes statues, et les murs étaient ornés de la grenade consacrée à Isis. Un piédestal oblong occupait l'intérieur du monument; il supportait deux statues: l'une d'Isis, et l'autre de son compagnon, le silencieux et mystique Horus. Mais le monument contenait beaucoup d'autres divinités qui formaient, en quelque sorte, la cour de la déesse égyptienne: c'étaient Bacchus son parent, le dieu célèbre sous tant de noms, Vénus de Chypre sortant de son bain, laquelle n'était qu'Isis elle-même sous un déguisement grec, Anubis à la tête de chien, et une foule d'idoles égyptiennes de formes grotesques et de noms inconnus.

Mais nous supposerions à tort que, dans les villes de la Grande-Grèce, Isis fût adorée avec les formes et les cérémo-

nies qui appartenait à son culte. Les nations modernes et mélangées du Sud, non moins arrogantes qu'ignorantes, confondaient les cultes de tous les climats et de tous les siècles, et les profonds mystères du Nil se trouvaient défigurés par cent frivoles et illégitimes mélanges des croyances de Céphise et de Tibur. Le temple d'Isis à Pompéi était desservi par des prêtres romains et grecs, également étrangers au langage et aux coutumes des anciens adorateurs de la déesse, et le descendant des puissants rois d'Égypte riait en secret et avec mépris des mesquines momeries qui essayaient d'imiter le culte solennel et typique de son brûlant climat.

– Eh quoi, murmura Arbacès à l'un des assistants, marchand engagé dans le commerce d'Alexandrie, commerce qui avait peut-être introduit à Pompéi le culte de la déesse; quelle circonstance vous rassemble devant les autels de la vénérable Isis? On dirait, aux robes blanches du groupe que voilà, qu'un sacrifice se prépare; et, à cette assemblée des prêtres, que des oracles vont être rendus. À quelle question doit répondre la déesse?

– Nous sommes des marchands en effet, répondit du même ton l'assistant (qui n'était autre que Diomède); nous désirons connaître le sort de nos vaisseaux, qui partent demain pour Alexandrie. Nous venons offrir un sacrifice à la déesse, et implorer sa réponse. Je ne suis pas un de ceux qui ont demandé le sacrifice, comme vous pouvez en juger par mon costume, mais j'ai quelque intérêt au succès de la flotte; oui, par Jupiter, j'ai ma petite cargaison; sans cela, comment vivrait-on dans ces temps si durs?

L'Égyptien répliqua gravement que, si Isis était la déesse de l'agriculture, elle n'en était pas moins la patronne du commerce; puis, tournant la tête vers l'est, Arbacès sembla absorbé dans une prière silencieuse.

Au centre des degrés apparut un prêtre, vêtu de blanc depuis la tête jusqu'aux pieds, son voile surmontant sa

couronne; deux nouveaux prêtres vinrent relever ceux que nous avons déjà vus placés aux deux extrémités; leur poitrine était à moitié nue; une robe blanche et aux larges plis enveloppait le reste de leur corps. En même temps, un prêtre placé au bas des marches commença un air solennel sur un long instrument à vent. À la moitié des degrés se trouvait un autre flamme, tenant d'une main la couronne votive, et de l'autre une baguette blanche; pour ajouter à l'effet pittoresque de cette cérémonie orientale, l'imposant ibis (oiseau sacré du culte égyptien) regardait du haut des murs le rite s'accomplir, ou se promenait au pied de l'autel.

Le flamme sacrificateur s'avança¹.

Le calme absolu d'Arbacès sembla se démentir. Lorsque les aruspices inspectèrent les entrailles des victimes, il parut éprouver une pieuse anxiété, et se réjouir lorsque les signes furent déclarés favorables, et que le feu commença à briller et à consumer les parties consacrées des victimes au milieu de la myrrhe et de l'encens; un profond silence succéda alors aux chuchotements de l'assemblée. Les sacrificateurs se réunirent autour de la *cella*, et un autre prêtre, nu sauf une ceinture qui lui entourait les reins, s'élança en dansant, et implora avec des gestes étranges une réponse de la déesse. Il tomba enfin d'épuisement; la statue sembla s'agiter intérieurement, on entendit un lent murmure; sa tête se baissa trois fois, ses lèvres s'ouvrirent, et une voix caverneuse prononça ces paroles mystérieuses :

On voit comme un coursier venir la vague énorme,
Et souvent en tombeau le rocher se transforme.
Nos fortunes, nos jours, sont dans la main du sort;
Mais vos légers vaisseaux naviguent vers le port.

1. On voit dans le musée de Naples une singulière peinture représentant un sacrifice égyptien.

La voix cessa de se faire entendre, la foule respira plus librement, les marchands se regardèrent les uns les autres.

– Rien de plus clair, s'écria Diomède : l'oracle annonce une tempête, comme il y en a souvent au commencement de l'automne ; mais nos vaisseaux seront sauvés. Ô bienfaisante Isis !

– Honneur éternel à la déesse ! dirent les marchands. Sa prédiction, cette fois, n'est pas équivoque.

Élevant la main pour imposer silence aux assistants, car les rites d'Isis enjoignaient un mutisme presque impossible à obtenir des Pompéiens, le grand prêtre répandit sa libation sur l'autel, et après une courte prière, la cérémonie étant terminée, la foule se retira. Pendant qu'elle se dispersait de côté et d'autre, l'Égyptien demeura près de la grille et, lorsque le passage fut suffisamment éclairé, un des prêtres s'approcha de lui et le salua avec toutes les marques d'une amicale familiarité.

La physionomie de ce prêtre était loin de prévenir en sa faveur : son crâne rasé était si déprimé et son front si étroit que sa conformation se rapprochait beaucoup de celle d'un sauvage de l'Afrique, à l'exception des tempes, où l'on remarquait l'organe appelé acquisivité par les disciples d'une science dont le nom est moderne, mais dont les Anciens (comme leurs sculptures nous l'indiquent) connaissaient mieux qu'eux la pratique ; on voyait sur cette tête deux protubérances larges et presque contre nature, qui la rendaient encore plus difforme. Le tour des sourcils était sillonné d'un véritable réseau de rides profondes ; les yeux noirs et petits roulaient dans des orbites d'un jaune sépulcral ; le nez, court mais gros, s'ouvrait avec de grandes narines pareilles à celles des satyres ; ses lèvres épaisses et pâles, ses joues aux pommettes saillantes, les couleurs livides et bigarrées qui perçaient à travers sa peau de parchemin, complétaient un ensemble que personne ne

pouvait voir sans répugnance, et peu de gens sans terreur et sans méfiance.

Quelques projets que conçût l'âme, la forme du corps paraissait propre à les exécuter. Les muscles vigoureux du cou, la large poitrine, les mains nerveuses et les bras maigres et longs, qui étaient nus jusqu'au-dessus du coude, témoignaient d'une nature capable d'agir avec énergie ou de souffrir avec patience.

– Calénus, dit l'Égyptien à ce flamme de bizarre apparence, vous avez beaucoup amélioré la voix de la statue, en suivant mes avis, et vos vers sont excellents ; il faut toujours prédire la bonne fortune, à moins qu'il n'y ait certitude que la prédiction ne se réalisera pas.

– En outre, ajouta Calénus, si la tempête a lieu, et si elle engloutit les vaisseaux maudits, ne l'aurons-nous pas annoncée, et les vaisseaux ne seront-ils pas au port ? Le marinier dans la mer Égée, dit Horace, prie pour obtenir le repos. Or, quel est le port plus tranquille pour lui que le fond des flots ?

– Très bien, Calénus ; je voudrais qu'Apœcidès prît des leçons de votre sagesse ; mais j'ai à conférer avec vous relativement à lui et sur d'autres matières ; pouvez-vous m'admettre dans quelque appartement moins sacré ?

– Assurément, répondit le prêtre en le conduisant vers une des cellules qui entouraient la porte ouverte.

Là, ils s'assirent devant une petite table qui leur présentait des fruits, des œufs, plusieurs plats de viandes froides, et des vases pleins d'excellents vins. Pendant que les deux compagnons faisaient cette collation, un rideau tiré sur l'entrée, du côté de la cour, les déroba à la vue, mais les avertissait, par son peu d'épaisseur, qu'ils eussent à parler bas, ou à ne pas trahir leur secret. Ils prirent le premier parti.

– Vous savez, dit Arbacès d'une voix qui agitait à peine l'air, tant elle était douce et légère, vous savez que j'ai toujours eu pour règle de m'attacher à la jeunesse... Les esprits flexibles

et non encore formés deviennent mes meilleurs instruments. Je les travaille, je les tisse, je les moule selon ma volonté. Je ne fais des hommes que des serviteurs ; mais des femmes...

– Vous en faites des maîtresses, dit Calénius, dont le sourire livide enlaidissait encore les traits disgracieux.

– Oui, je ne le nie pas : la femme est le premier but, le grand désir de mon âme ; de même que *vous autres*, vous engraissez les victimes pour le sacrifice, *moi*, j'aime à élever les amantes consacrées à mes plaisirs. J'aime à cultiver, à mûrir leurs esprits, à développer la douce fleur de leurs passions cachées, afin de préparer un fruit à la hauteur de mon goût. Je déteste vos courtisanes toutes faites et trop accomplies. C'est dans le progrès (progrès qui s'ignore lui-même), de l'innocence au désir, que je trouve le charme véritable de l'amour ; c'est ainsi que je défie la satiété : en contemplant la fraîcheur des sensations chez les autres, je conserve la fraîcheur des miennes. Les jeunes cœurs de mes victimes, voilà les ingrédients que je jette dans la chaudière où je puise un rajeunissement perpétuel. Mais c'est assez : venons à notre sujet. Vous savez que j'ai rencontré il y a quelque temps, à Néapolis, Ione et Apœcidès, frère et sœur, enfants d'Athéniens qui étaient venus demeurer dans cette cité. La mort de leurs parents, qui me connaissaient et m'estimaient, me constitua leur tuteur ; je ne négligeai rien de ma charge. Le jeune homme, docile et d'un caractère plein de douceur, céda sans peine à l'impression que je voulus lui donner. Après les femmes, ce que j'aime, ce sont les souvenirs de mon pays natal ; je me plais à conserver, à propager dans les contrées lointaines (que ses colonies peuplent peut-être encore), nos sombres et mystiques croyances. Je trouve, je crois, autant de plaisir à tromper les hommes qu'à servir les dieux. J'appris à Apœcidès à adorer Isis. Je lui révélai quelques-unes des sublimes allégories que son culte voile ; j'excitai dans une âme particulièrement disposée à la ferveur religieuse cet

enthousiasme dont la foi remplit l'imagination. Je l'ai placé parmi vous, chez un des vôtres.

– Il est à nous, dit Calénius ; mais, en stimulant sa foi, vous l'avez dépouillé de la sagesse. Il s'effraie de ne plus se sentir dupe. Nos honnêtes fraudes, nos statues qui parlent, nos escaliers dérobés le tourmentent et le révoltent. Il gémit, il se désole et converse avec lui-même ; il refuse de prendre part à nos cérémonies. On l'a vu fréquenter la compagnie d'hommes suspects d'attachement pour cette secte nouvelle et athée, qui renie tous nos dieux et appelle nos oracles des inspirations de l'esprit malfaisant dont parlent les traditions orientales. Nos oracles, hélas ! nous savons trop où ils puisent leurs inspirations.

– Voilà ce que je soupçonnais, dit Arbacès rêveur, d'après les reproches qu'il m'a adressés la dernière fois que je l'ai rencontré ; il m'évite depuis quelque temps. Je veux le chercher ; je veux continuer mes leçons. Je l'introduirai dans le sanctuaire de la sagesse, je lui enseignerai qu'il y a deux degrés de sainteté : le premier, la *foi* ; le second, la *fraude* ; l'un pour le vulgaire, le second pour le sage.

– Je n'ai jamais passé par le premier, dit Calénius, ni vous non plus, je pense, Arbacès.

– Vous êtes dans l'erreur, répliqua gravement l'Égyptien ; je crois encore aujourd'hui, non pas à ce que j'enseigne, mais à ce que je n'enseigne pas ; la nature possède quelque chose de sacré que je ne puis ni ne veux contester ; je crois à ma science, et elle m'a révélé... mais ce n'est pas la question ; il s'agit de sujets plus terrestres et plus attrayants. Si je parvenais ainsi à mon but en ce qui concernait Apœcidès, quels étaient mes desseins sur Ione ? Vous vous doutez déjà que je la destine à être ma reine, ma femme, l'Isis de mon cœur ! Jusqu'au jour où je l'ai vue, j'ignorais tout l'amour dont ma nature est capable.

– J'ai entendu dire de tous côtés que c'était une nouvelle

Hélène, dit Calénius, et ses lèvres firent entendre un léger bruit de dégustation (mais était-ce en l'honneur de la beauté de Ione, ou en l'honneur du vin qu'il venait de boire ? il serait difficile de le dire).

– Oui ; sa beauté est telle que la grâce n'en a jamais produit de plus parfaite, poursuivit Arbacès, et ce n'est pas tout : elle a une âme digne d'être associée à la mienne. Son génie surpasse le génie des femmes : vif, éblouissant, hardi... La poésie coule spontanément de ses lèvres : exprimez une vérité, et, quelque compliquée et profonde qu'elle soit, son esprit la saisit et la domine. Son imagination et sa raison ne sont pas en guerre l'une avec l'autre ; elles sont d'accord pour la diriger, comme les vents et les flots pour conduire un vaisseau superbe. À cela, elle joint une audacieuse indépendance de pensée. Elle peut marcher seule dans le monde. Elle peut être brave autant qu'elle est gracieuse. C'est là le caractère que toute ma vie j'ai cherché dans une femme, et que je n'ai jamais trouvé. Ione doit être à moi. Elle m'inspire une double passion. Je veux jouir de la beauté de l'âme non moins que de celle du corps.

– Elle n'est donc pas encore à vous ? dit le prêtre.

– Non ; elle m'aime, mais comme ami ; elle m'aime avec son intelligence seule. Elle me suppose les vertus vulgaires que j'ai seulement la vertu plus élevée de dédaigner. Mais laissez-moi continuer son histoire. Le frère et la sœur étaient jeunes et riches ; Ione est orgueilleuse et ambitieuse... orgueilleuse de son esprit, de la magie de sa poésie, du charme de sa conversation. Lorsque son frère me quitta et entra dans votre temple, elle vint aussi à Pompéi, afin d'être plus près de lui. Ses talents n'ont pas tardé à s'y révéler. La foule qu'elle appelle se presse à ses fêtes. Sa voix enchante ses hôtes, sa poésie les subjugue. Il lui plaît de passer pour une seconde Erinna.

– Ou bien pour une Sapho.

– Mais une Sapho sans amour ! Je l’ai encouragée dans cette vie pleine de hardiesse, où la vanité se mêle au plaisir. J’aimais à la voir s’abandonner à la dissipation et au luxe de cette cité voluptueuse. Je désirais énerver son âme ; oui, cher Calénus ; mais jusqu’ici elle a été trop pure pour recevoir le souffle brûlant qui devait, selon mon espérance, non pas effleurer, mais ronger ce beau miroir. Je souhaitais qu’elle fût entourée d’adorateurs vides, vains, frivoles (adorateurs que sa nature ne peut que mépriser), afin qu’elle sentît le besoin d’aimer. Alors, dans ces doux intervalles qui succèdent à l’excitation du monde, je me flattais de faire agir mes prestiges, de lui inspirer de l’intérêt, d’éveiller ses passions, de posséder enfin son cœur : car ce n’est ni la jeunesse, ni la beauté, ni la gaieté, qui sont faites pour fasciner Ione ; il faut conquérir son imagination, et la vie d’Arbacès n’a été qu’un long triomphe sur des imaginations de ce genre.

– Quoi ! aucune crainte de vos rivaux ? La galante Italie est cependant familiarisée avec l’art de plaire.

– Je ne crains personne. Son âme méprise la barbarie romaine, et se mépriserait elle-même si elle admettait une pensée d’amour pour un des enfants de cette race née d’hier.

– Mais vous êtes égyptien, vous n’êtes pas grec.

– L’Égypte, répondit Arbacès, est la mère d’Athènes ; sa Minerve tutélaire est notre divinité, et son fondateur, Cécrops, était un fugitif de Saïs l’égyptienne. Je l’ai déjà appris à Ione, et dans mon sang elle vénère les plus anciennes dynasties de la terre. Cependant, j’avoue que depuis peu un soupçon inquiet a traversé mon esprit. Elle est plus silencieuse qu’elle n’avait coutume de l’être ; la musique qu’elle préfère est celle qui peint le mieux la mélancolie et pénètre le plus profondément dans l’âme. Elle pleure sans raison de pleurer. Peut-être est-ce un commencement d’amour ?... Peut-être n’est-ce que le désir d’aimer ? Dans l’un ou l’autre cas, il est temps pour moi d’opérer sur son imagination et sur son cœur : dans

le premier cas, de ramener à moi cette source d'amour qui s'égaré ; dans l'autre, de la faire jaillir à mon bénéfice. C'est pour cela que j'ai songé à vous.

– En quoi puis-je vous être utile ?

– Je me propose de l'inviter à une fête chez moi ; je veux éblouir, étonner, enflammer ses sens. Nos arts, au moyen desquels l'Égypte dompte ses novices, doivent être employés dans cette circonstance, et, sous les mystères de la religion, je prétends lui découvrir les secrets de l'amour.

– Ah ! je comprends : un de ces voluptueux banquets auxquels nous autres, prêtres d'Isis, en dépit de la rigueur de nos vœux de mortification, nous avons plus d'une fois assisté dans votre demeure.

– Non, non, pouvez-vous penser que ses chastes yeux soient disposés à voir de telles scènes ? Non ; mais nous devons d'abord séduire le frère... tâche plus facile. Écoutez-moi, voici mes instructions.

V

Encore la bouquetière – Progrès de l'amour

Le soleil pénétrait gaiement chez Glaucus et inondait de ses rayons naissants cette belle chambre, connue aujourd'hui, comme je l'ai déjà dit, sous le nom de « chambre de Lédà ». Ils se glissaient par une série de petites fenêtres situées à la partie la plus haute de la pièce et à travers la porte qui donnait sur le jardin, que de nos jours les propriétaires méridionaux appelleraient une orangerie. Les petites proportions de ce jardin ne permettaient pas de s'y promener ; mais les nombreuses et odorantes fleurs dont il était rempli favorisaient cette indolence si chère aux habitants des pays chauds. Ces

parfums, portés par une légère brise qui venait de la mer, se répandaient dans cette chambre, dont les murs rivalisaient de couleurs avec les fleurs les plus richement nuancées. Outre le diamant de cette chambre, la peinture de Léda et de Tyn-dare, on voyait dans chaque compartiment des murailles d'autres peintures d'une exquise beauté : l'une représentait Cupidon aux genoux de Vénus ; l'autre, Ariane dormant sur un banc, sans se douter encore de la perfidie de Thésée. Les rayons du soleil se jouaient çà et là sur le pavé marqueté et sur les murs ; bien plus heureusement encore, des rayons de joie illuminaient l'âme du jeune Glaucus.

– Je l'ai donc revue, disait-il en parcourant cette étroite chambre ; j'ai entendu sa voix ; je lui ai parlé de nouveau ; j'ai écouté la musique de ses chants, et elle chantait la gloire et la Grèce. J'ai découvert l'idole si longtemps souhaitée de mes rêves : comme le sculpteur de Chypre, j'ai donné la vie à la forme créée par mon imagination.

Le monologue amoureux de Glaucus aurait peut-être duré plus longtemps ; mais, à ce moment même, une ombre se glissa sur le seuil de sa chambre : une jeune fille, à peine sortie de l'enfance, interrompit sa solitude. Elle était vêtue simplement d'une tunique blanche, qui retombait du cou jusqu'aux chevilles ; elle portait sous son bras une corbeille de fleurs, et tenait dans l'autre main un vase de bronze rempli d'eau. Ses traits étaient plus formés qu'on n'aurait pu l'attendre de son âge, mais pourtant doux et féminins dans leurs contours, et, sans être précisément beaux en eux-mêmes, ils possédaient cette beauté que donne l'expression. Il y avait dans son air je ne sais quel attrait de douce patience, d'un caractère tout à fait ineffable ; une physionomie empreinte de tristesse, un aspect résigné et tranquille avaient banni le sourire, mais non la grâce de ses lèvres ; la timidité de sa démarche, qu'accompagnait une sorte de prévoyance, l'éclat vague et incertain de ses yeux, faisait soupçonner l'infirmité qu'elle endurait

depuis sa naissance : elle était aveugle ; mais ce défaut ne s'apercevait pas dans ses prunelles, dont la lumière douce et mélancolique paraissait pure et sans nuage.

– On m'a dit que Glaucus était ici ? demanda-t-elle. Puis-je entrer ?

– Ah ! ma Nydia, dit le Grec, c'est vous ? Je savais bien que vous me feriez la grâce de venir me visiter.

– Glaucus, en y comptant, n'a fait que se rendre justice à lui-même, dit Nydia ; il a toujours été si bon pour la pauvre aveugle !

– Qui pourrait agir autrement ? répondit tendrement Glaucus, avec l'accent d'un frère plein de compassion.

Nydia soupira, garda un moment le silence et, sans répondre à son observation, poursuivit ainsi :

– Il n'y a pas longtemps que vous êtes de retour ?

– C'est aujourd'hui le sixième soleil qui se lève pour moi à Pompéi.

– Êtes-vous en bonne santé ?... Ah ! je n'ai pas besoin de le demander : car celui-là qui voit la terre qu'on dit être si belle ne peut mal se porter.

– Je me porte bien ; et vous, Nydia ?... Comme vous avez grandi !... L'année prochaine, vous aurez à penser à la réponse que vous ferez à vos amoureux.

Une nouvelle rougeur colora les joues de Nydia ; mais, tout en rougissant, elle fronça les sourcils.

– Je vous ai apporté quelques fleurs, dit-elle, sans rien révéler de l'émotion qu'elle avait ressentie – et, après avoir cherché autour d'elle une table qui était près de Glaucus, elle ajouta en y posant les fleurs de sa corbeille : Elles ont peu de prix, mais elles sont fraîchement cueillies.

– Vinsent-elles de Flore même, je ne les recevrais pas mieux, dit Glaucus avec bonté, et je renouvelle encore le vœu que j'ai fait aux Grâces, de ne point porter d'autres guirlandes tant que vos mains m'en tresseront comme celles-ci.

– Et comment trouvez-vous les fleurs de votre viridarium? Elles ont prospéré?

– Admirablement; les dieux lares eux-mêmes ont dû veiller sur elles.

– Ah! vous me faites plaisir, dit Nydia, car je suis venue aussi souvent que je l'ai pu pour les arroser et les soigner pendant votre absence.

– Comment vous remercier, belle Nydia? dit le Grec.

Glaucus ne songeait guère qu'il eût laissé à Pompéi une surveillante si fidèle de ses fleurs favorites.

Les mains de la jeune fille tremblaient, et son sein s'émut doucement sous les plis de sa tunique. Elle se détourna avec embarras :

– Le soleil est bien chaud aujourd'hui pour les pauvres fleurs, dit-elle, et elles doivent croire que je les néglige; car j'ai été malade, et voilà neuf jours que je ne suis venue les arroser.

– Malade, ma Nydia! Et pourtant vos joues ont plus d'éclat que l'année dernière.

– Je suis souvent souffrante, reprit la pauvre aveugle d'un ton touchant, et, à mesure que je grandis, je regrette davantage d'être privée de la vue. Mais pensons aux fleurs.

Aussitôt elle fit un léger salut de la tête et, passant dans le viridarium, s'occupa d'arroser les fleurs.

« Pauvre Nydia, se dit Glaucus en la regardant; bien dur est ton destin; tu ne vois ni la terre, ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles; bien plus, tu ne peux pas voir Ione. »

Ces derniers mots ramenèrent sa pensée à la soirée de la veille, lorsqu'il fut de nouveau interrompu dans ses rêveries par l'entrée de Claudius. Une preuve de la vivacité avec laquelle son amour s'était accru, et de la délicatesse de ses nouvelles impressions, c'est que, bien qu'il n'eût pas hésité à confier à Claudius le secret de sa première entrevue, et l'effet que Ione avait produit sur lui par sa beauté, il éprouva actuellement une invincible aversion à prononcer son nom.

Il avait vu Ione, belle, pure, sans tache, au milieu de la jeunesse légère et dissipée de Pompéi, forçant les plus débauchés au respect par le charme de sa personne et changeant les désirs les plus sensuels en une sorte de contemplation idéale, comme si, par son pouvoir intellectuel et moral, elle renversait la fable de Circé et transformait les animaux en hommes. Ceux qui ne pouvaient comprendre son âme se spiritualisaient en quelque sorte, grâce à la magie de sa beauté ; ceux qui n'avaient pas des cœurs capables d'apprécier sa poésie avaient au moins les oreilles sensibles à la mélodie de sa voix. La trouvant aussi entourée, purifiant et éclairant tout par sa présence, Glaucus sentit lui-même pour la première fois la grandeur de sa propre nature : il sentit combien étaient peu dignes de la divinité et de ses songes, et les compagnons de ses plaisirs passés, et les occupations auxquelles il s'était abandonné. Un voile semblait tomber de ses yeux. Il vit entre lui et ses convives habituels une incommensurable distance, que lui avait cachée jusque-là la vapeur décevante des fêtes. Le courage qu'il lui fallait pour aspirer à Ione l'élevait à ses yeux ; il comprit qu'il était désormais dans sa destinée de regarder en haut et de prendre un noble essor. Ce nom, qui paraissait à son ardente imagination comme un écho saint, il ne pouvait plus le prononcer devant des oreilles vulgaires. Ce n'était plus la belle jeune fille vue en passant, et dont le souvenir passionné était demeuré dans son cœur. Ione était déjà la divinité de son âme. Qui n'a pas éprouvé ce sentiment ? Ô toi qui ne l'as pas connu, tu n'as jamais aimé.

Aussi, lorsque Claudius lui parla avec des transports affectés de la beauté de Ione, Glaucus ressentit de la colère et du dégoût que de telles lèvres osassent faire un tel éloge ; il répondit froidement, et le Romain s'imagina que cette passion s'était éteinte au lieu de s'enflammer. Claudius le regretta à peine, car son désir était que Glaucus épousât une héritière

beaucoup mieux avantagée du côté de la fortune, Julia, la fille du riche Diomède, dont le joueur espérait voir passer l'or dans ses coffres. Leur conversation ne suivait pas un cours aussi aisé que d'habitude, et, dès que Claudius l'eut quitté, Glaucus se disposa à se rendre chez Ione. En mettant le pied sur le seuil de sa maison, il rencontra de nouveau Nydia, qui venait d'accomplir sa gracieuse tâche. Elle reconnut son pas à l'instant.

– Vous sortez de bonne heure, dit-elle.

– Oui, car les cieus de la Campanie ne pardonnent pas qu'on les néglige.

– Oh ! que ne puis-je les voir ! murmura la jeune fille, mais si bas que Glaucus ne put entendre sa plainte.

La Thessalienne resta quelque temps sur le seuil et, guidant ensuite ses pas avec un long bâton, dont elle se servait avec une grande dextérité, elle reprit le chemin de sa demeure. Elle s'éloigna bientôt des rues brillantes de la cité, et entra dans un quartier que fréquentaient peu les personnes élégantes et graves. Mais son malheur lui dérobait le grossier spectacle des vices dont elle était entourée : à cette heure-là, les rues étaient silencieuses et tranquilles, et sa jeune oreille ne fut pas choquée par les sons qui se faisaient entendre trop souvent dans les repaires obscurs et obscènes qu'elle traversait patiemment et tristement.

Elle frappa à la porte de derrière d'une sorte de taverne. On ouvrit, et une voix rude lui ordonna de rendre compte des sesterces qu'elle avait pu recueillir. Avant qu'elle eût eu le temps de répondre, une autre voix, accentuée d'une façon un peu moins vulgaire, dit :

– Ne t'inquiète pas de ces petits profits, Burbo. La voix de la petite sera bientôt redemandée aux riches festins de notre ami, et tu sais qu'il paie à un haut prix les langues de rossignols.

– Oh ! j'espère que non... Je ne le pense pas, s'écria Nydia

en tremblant. Je veux bien mendier depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, mais ne m'envoyez plus chez lui.

– Et pourquoi cela ? demanda la même voix.

– Parce que... parce que je suis jeune, et délicatement élevée, et que les femmes avec qui je me trouve là ne sont pas une société convenable pour une pauvre fille qui... qui...

– Qui est une esclave dans la maison de Burbo, reprit la voix ironiquement et avec un grossier éclat de rire.

La Thessalienne posa ses fleurs à terre et, appuyant sa figure sur ses mains, se mit à pleurer.

Pendant ce temps, Glaucus se rendait à la demeure de la belle Napolitaine : il trouva Ione au milieu de ses esclaves qui travaillaient à ses côtés. La harpe était près d'elle, car Ione était ce jour-là plus oisive, peut-être plus pensive que d'habitude. Elle lui parut plus belle encore à la lumière du jour, et dans sa simple robe, qu'à l'éclat des lampes nocturnes et ornée des précieux bijoux qu'elle portait la veille ; une certaine pâleur répandue sur ses couleurs transparentes ne lui fit pas tort, à ses yeux, pas plus que la rougeur qui monta à son front lorsqu'il s'approcha. Accoutumé à flatter, il sentit la flatterie expirer sur ses lèvres en présence de Ione. Il comprit que ses regards en diraient plus que ses paroles, et que ce serait amoindrir son hommage que de l'exprimer. Ils parlèrent de la Grèce : c'était un thème sur lequel Ione aimait mieux écouter que parler ; c'était un thème sur lequel l'éloquence du Grec ne tarissait jamais. Il lui dépeignit les bosquets d'oliviers aux teintes argentées qui environnaient encore les temples, déjà dépouillés d'une partie de leurs splendeurs, mais si beaux toujours, même dans leur décadence. Il jeta un regard sur la mélancolique cité d'Harmodius le Libre et de Périclès le Magnifique, du haut de ces souvenirs qui font une vaste lumière des plus sombres obscurités. Il avait vu la terre de la poésie justement à l'âge poétique de sa jeunesse ; et le sentiment patriotique s'associait dans son cœur à cette

effusion du printemps de la vie. Ione l'écoutait, absorbée et muette ; ces accents et ces descriptions avaient plus de douceur pour elle que les adulations prodiguées par ses nombreux adorateurs. Était-ce une faute d'aimer un compatriote ? Elle aimait Athènes en lui ; les dieux de sa race, la terre de ses songes, lui parlaient dans sa voix. À partir de ce moment, ils se virent chaque jour. Dans la fraîcheur de la soirée, ils allaient se promener sur une mer tranquille. Ils se retrouvaient encore sous les portiques ou dans les appartements de Ione. Leur amour fut subit, mais puissant. Il remplit toutes les sources de leur vie : cœur, cerveau, sens, imagination, furent à la fois prêtres et ministres de cette passion. Si l'on enlève l'obstacle qui séparait deux objets disposés à une attraction naturelle, ils se joignent, ils se réunissent sur-le-champ. Ils ne s'étonnaient que d'une chose, c'était d'avoir vécu si longtemps loin l'un de l'autre. Et leur amour était bien naturel : même jeunesse, même beauté, même origine, même âme, quelle poésie dans leur union ! Ils se figuraient que les cieux souriaient à leur tendresse. De même que ceux que l'on persécute cherchent un refuge au pied des autels, ainsi l'autel de leur amour leur semblait un asile contre les chagrins de la terre ; ils le couvraient de fleurs ; ils ne soupçonnaient pas que des serpents pussent se cacher sous ces fleurs.

Un soir, le cinquième à dater de leur première rencontre à Pompéi, Glaucus et Ione, avec une société peu nombreuse d'amis choisis, revenaient d'une excursion autour de la baie : leur barque glissait légèrement sur les eaux, dont le brillant miroir n'était brisé que par leurs rames ruisselantes. Pendant que le reste de la compagnie s'entretenait gaiement, Glaucus, couché aux pieds de Ione, n'osait la regarder. Elle rompit la première le silence :

– Mon pauvre frère ! dit-elle en soupirant ; comme il aurait savouré les délices de cette heure !

– Votre frère, dit Glaucus, je ne l'ai pas vu. Occupé de

vous seule, je n'ai pensé à aucune autre chose. Sans cela, je vous aurais demandé si ce n'était pas votre frère, ce jeune homme pour lequel vous m'avez quitté en sortant du temple de Minerve, à Néapolis.

– C'était lui.

– Et il est ici ?

– Il y est.

– À Pompéi, et sans être constamment avec vous ? Impossible.

– Il a d'autres devoirs, répondit Ione avec tristesse ; il est prêtre d'Isis.

– Si jeune encore, prêtre d'un culte si sévère au moins dans sa règle, dit le Grec, dont le cœur était ardent et généreux, et le ton de ses paroles marquait autant de surprise que de pitié. Qui a pu le conduire là ?

– Il était enthousiaste et plein d'une ferveur toute religieuse ; l'éloquence d'un Égyptien, notre ami et notre tuteur, éveilla en lui le pieux désir de consacrer sa vie à la plus mystérieuse de nos divinités. Peut-être, dans l'ardeur de son zèle, la sévérité même de ce culte eut-elle pour lui une attraction toute particulière.

– Et il ne se repent pas ?... Je pense qu'il est heureux.

Ione soupira profondément, et baissa son voile sur ses yeux.

– Je désire, dit-elle après un instant de silence, qu'il ne se soit pas trop hâté. Peut-être, comme ceux qui attendent beaucoup, n'a-t-il pas pu réaliser toutes ses espérances.

– Alors il n'est pas heureux dans sa nouvelle condition. Et cet Égyptien était-il prêtre lui-même ? avait-il intérêt à recruter pour la troupe sacrée ?

– Non. Son seul intérêt était notre bonheur. Il croyait faire celui de mon frère. Nous étions orphelins.

– Comme moi, dit Glaucus avec une voix profondément émue.

Ione jeta les yeux sur lui en ajoutant :

– Arbacès a voulu remplacer notre père ; vous le connaîtrez, il aime les gens de mérite.

– Arbacès ! Je le connais déjà. Nous nous parlons, du moins quand nous nous rencontrons. Mais, sans votre éloge, je ne souhaiterais pas de le connaître davantage. Mon cœur est porté vers ceux qui me ressemblent ; mais ce sombre Égyptien, avec son front nuageux et son sourire glacé, me semble attrister le ciel même. On serait tenté de croire que, à l’instar du Crétois Épiménide, il a dormi quarante ans dans un caveau, et que la lumière du jour lui a paru étrange à son réveil.

– Cependant, comme Épiménide, il est bon, sage, et d’une humeur douce, répondit Ione.

– Qu’il est heureux d’être loué par vous ! Il n’a pas besoin d’autres vertus pour m’être cher.

– Son calme, sa froideur, reprit Ione sans répondre directement, proviennent peut-être de l’épuisement de ses anciennes souffrances ; de même que cette montagne voisine (elle montrait le Vésuve), qui aujourd’hui semble si tranquille, nourrissait autrefois des flammes éteintes pour toujours.

Leurs yeux se dirigèrent vers la montagne au moment où Ione achevait de parler : le reste du ciel était baigné de couleurs tendres et rosées, mais sur le sommet gris du volcan, au milieu des bois et des vignes qui l’entouraient jusqu’à la moitié de sa hauteur, s’élevait un gros nuage noir et de mauvais augure, comme un trait sinistre dans ce beau paysage ; une ombre soudaine et indescriptible obscurcit leurs regards ; et, par suite de cette sympathie que l’amour leur avait déjà enseignée, et qui leur disait, à la plus légère émotion, au moindre pressentiment de malheur, de chercher un refuge l’un près de l’autre, leurs yeux abandonnèrent en même temps la montagne, et se rencontrèrent avec une inimaginable expression de tendresse. Qu’avaient-ils besoin de mots pour se dire qu’ils s’aimaient !

L'oiseleur reprend dans ses rets
l'oiseau qui voulait s'échapper, et essaie
d'y prendre une autre victime

Dans l'histoire que je raconte, les événements se pressent, rapides comme les événements d'un drame. Je décris une époque dans laquelle il suffisait de quelques jours pour faire mûrir les fruits d'une année.

Arbacès avait peu fréquenté la maison de Ione depuis quelque temps et, lorsqu'il y était allé, il n'avait pas rencontré Glaucus ; il ignorait l'amour qui s'était si soudainement interposé entre lui et ses projets. Particulièrement occupé du frère de Ione, il avait été momentanément forcé de suspendre ses visites à la sœur et d'ajourner ses desseins. Son orgueil et son égoïsme s'étaient réveillés tout à coup. Il s'alarmait du changement survenu dans l'esprit du jeune homme. Il tremblait à l'idée qu'il pouvait perdre un élève docile, et Isis un serviteur enthousiaste. On trouvait rarement Apœcidès ; il évitait les lieux où il aurait rencontré l'Égyptien ; il le fuyait même lorsqu'il l'apercevait de loin. Arbacès était un de ces hautains et puissants esprits accoutumés à dominer les autres ; il s'indignait qu'une créature qu'il avait regardée comme étant à lui pût secouer son joug. Il se promit qu'Apœcidès ne lui échapperait pas.

Telle était sa pensée, pendant qu'il traversait un bosquet situé dans l'intérieur de la ville, entre sa maison et celle de Ione, où il se rendait ; il aperçut, appuyé contre un arbre et regardant la foule, le jeune prêtre d'Isis, qui ne le vit pas venir.

— Apœcidès ! dit-il, et il posa, d'un air tout amical, sa main sur l'épaule du jeune homme.

Le prêtre tressaillit ; son premier mouvement fut de s'enfuir.

– Mon fils, dit l'Égyptien, qu'est-il arrivé pour que vous paraissiez empressé d'éviter ma présence ?

Apœcidès demeura silencieux et maussade, les yeux attachés à la terre et les lèvres tremblantes, la poitrine oppressée d'une vive émotion.

– Parle-moi, mon ami, continua l'Égyptien, parle ; quelque fardeau pèse sur ton esprit ; qu'as-tu à me révéler ?

– À vous ? Rien.

– Et pourquoi m'exclure ainsi de tes confidences ?

– Parce que je vois en vous un ennemi.

– Expliquons-nous, dit Arbacès à voix basse.

Prenant le bras du prêtre sous le sien, malgré quelque résistance, il conduisit le jeune homme vers un des bancs qui garnissaient le bosquet. Ils s'assirent ; et leur contenance morne s'accordait bien avec l'ombre et la solitude du lieu.

Apœcidès était dans le printemps de son âge ; cependant, il paraissait avoir plus vécu que l'Égyptien. Ses traits fins et réguliers étaient fatigués et décolorés, ses yeux creux ne brillaient que d'un éclat pareil à celui que donne la fièvre ; son corps se courbait prématurément, et, sur ses mains, délicates comme celles d'une femme, de petites veines bleuâtres et tuméfiées indiquaient la lassitude et les faiblesses du relâchement de ses fibres. Sa figure avait une frappante ressemblance avec celle de Ione ; mais l'expression différait beaucoup de ce calme majestueux et spirituel qui donnait à la beauté de sa sœur un repos divin, et que maintenant nous appellerions classique. Chez elle, l'enthousiasme était visible, quoique toujours modeste et contenu ; c'était là le charme et le sentiment de sa physionomie ; on éprouvait ce désir qu'excitait un esprit qui paraissait tranquille, mais qui ne sommeillait pas. Chez Apœcidès, tout révélait la ferveur et la passion de son tempérament ; et la portion intellectuelle de sa nature, par les larges flammes de ses yeux, par la largeur de ses tempes comparée à la hauteur de ses sourcils, par le frémissement

de ses lèvres, semblait être sous l'empire d'une rêverie idéale et profonde. L'imagination de la sœur s'était arrêtée au seuil sacré de la poésie ; celle de son frère, moins heureuse et moins retenue, s'était égarée dans le champ des visions impalpables et sans formes ; les facultés qui avaient paré l'une des dons du génie menaçaient d'apporter la folie à l'autre.

– Vous prétendez que j'ai été votre ennemi, dit Arbacès ; je connais la cause de cette injuste accusation. Je vous ai placé parmi les prêtres d'Isis ; vous vous révoltez de leurs supercheries et de leurs impostures. Vous pensez que je vous ai trompé aussi ; la pureté de votre cœur s'en offense ; vous vous imaginez que je suis aussi un imposteur.

– Vous connaissiez les jongleries de ce culte impie, répondit Apœcidès ; pourquoi me les avoir cachées ? Lorsque vous me pressiez si vivement de me dévouer à cette profession dont je porte le costume, vous ne cessiez de me parler de la sainte vie de ces hommes consacrés à la science ; vous m'avez jeté dans la compagnie d'un ignorant et sensuel troupeau, qui n'a d'autres connaissances que celles des fraudes les plus grossières ; vous me parliez d'hommes sacrifiant les plaisirs mondains à la sublime étude de la vertu, et vous m'avez mis au milieu d'hommes souillés de tous les vices ; vous me parliez d'amis, de guides flamboyants du genre humain : je ne vois que des trompeurs et des traîtres. Oh ! vous avez eu tort. Vous m'avez enlevé la gloire de ma jeunesse, ma foi sincère à la vertu, ma soif sanctifiante de sagesse. Jeune comme j'étais, riche, plein de ferveur, ayant devant moi tous les brillants plaisirs de la terre, je me résignai sans soupirer, avec bonheur, avec exaltation, dans la pensée que j'allais pénétrer les mystères de la sagesse suprême, jouir de la société des dieux, des révélations du ciel ; et maintenant... maintenant...

Un sanglot convulsif étouffa la voix du prêtre. Il se couvrit le visage de ses mains, et de grosses larmes se firent passage à travers ses doigts et inondèrent ses vêtements.

– Ce que je t’ai promis, je te le donnerai, mon ami, mon élève; les choses dont tu te plains n’ont été que des épreuves pour ta vertu; ton noviciat n’a fait qu’en rehausser l’éclat... Ne pense plus à toutes ces fourberies de bas étage... Il est temps que tu ne sois plus confondu avec ces esclaves de la déesse, serviteurs subalternes de son temple. Tu es digne d’entrer dans l’enceinte sacrée. Je serai désormais ton prêtre, ton guide; et toi qui maudis en ce moment mon amitié, tu vivras pour la bénir.

Le jeune homme releva la tête et regarda l’Égyptien avec un vague étonnement.

– Écoute-moi, continua Arbacès d’une voix plus puissante et plus solennelle, après avoir eu soin de s’assurer qu’ils étaient seuls. De l’Égypte est venue toute la science du monde. À l’Égypte, Athènes emprunta sa philosophie, et la Crète sa profonde politique. À l’Égypte appartenaient ces tribus mystérieuses qui (longtemps avant que les hordes de Romulus se répandissent dans les plaines de l’Italie et fissent rentrer la civilisation dans la barbarie et dans les ténèbres) possédaient tous les arts de la sagesse et toutes les grâces de la vie intellectuelle. De l’Égypte sont sortis les rites et la grandeur de cette solennelle Caéré, dont les habitants enseignèrent à leurs vainqueurs romains tout ce qu’ils connaissent aujourd’hui de plus élevé comme religion, de plus sublime comme culte. Et de quelle façon penses-tu, jeune homme, que cette redoutable Égypte, mère de nations sans nombre, soit parvenue à sa puissance et à la haute conception de la sagesse? Ce fut le résultat de sa profonde et sainte politique. Vos nations modernes doivent leur grandeur à l’Égypte; l’Égypte doit sa grandeur à ses prêtres. Recueillis en eux-mêmes, ne briguant d’empire que sur la plus noble partie de l’homme, sur son âme et sur sa foi, ces anciens ministres de Dieu étaient inspirés des plus grandes pensées qui aient jamais exalté des mortels. Les révolutions des astres, les saisons de la terre, l’éternel cercle

des destinées humaines leur offrirent une auguste allégorie : ils la rendirent palpable et visible aux yeux du vulgaire par des signes, les dieux et les déesses ; et ce qui était en réalité gouvernement prit le nom de religion. Isis est une fable ; ne te scandalise pas ! car le type d'Isis représente en réalité un être immortel. Isis n'est rien ; la nature, dont elle est le symbole, est la mère de toutes choses. Sombre, ancienne, insondable, excepté pour un petit nombre d'initiés : «Aucun mortel ne m'a jamais ôté mon voile», dit cette Isis que tu adores ; mais, pour les sages, ce voile a été soulevé ; nous nous sommes tenus face à face devant la solennelle beauté de la nature. Les prêtres ont donc été les bienfaiteurs, les civilisateurs de l'humanité, quoiqu'ils fussent en même temps des imposteurs, si tu veux les appeler ainsi. Mais crois-tu, jeune homme, que, s'ils n'avaient pas trompé les hommes, ils eussent pu les servir ? La foule, ignorante et servile, a besoin d'un bandeau pour être conduite à son propre bonheur. On ne brise pas une maxime, on révère un oracle. L'empereur de Rome étend sa domination sur diverses tribus de la terre, et met de l'harmonie entre ces éléments contraires et désunis : de là naissent la paix, l'ordre, la loi, les félicités de la vie. Crois-tu que ce soit l'homme, que ce soit l'empereur qui règne ainsi ? Non : c'est la pompe, le respect, la majesté qui l'entourent... telles sont ses impostures, telle est sa magie. Nos oracles et nos divinations, nos rites et nos cérémonies, ne sont que les moyens de *notre* souveraineté, les instruments de *notre* pouvoir : les uns et les autres mènent à la même fin, au bien-être et à l'harmonie de l'humanité. Tu m'écoutes avec plus d'attention et d'ardeur... la lumière se fait dans ton esprit.

Apœcidès demeurait silencieux ; mais les rapides émotions dont on pouvait saisir le passage sur sa figure expressive trahissaient l'effet des paroles de l'Égyptien, paroles rendues plus éloquantes encore par l'aspect et les gestes du personnage.

– Ainsi donc, continua Arbacès, pendant que nos prêtres

du Nil établissaient les premiers éléments au moyen desquels le chaos est détruit, à savoir l'obéissance respectueuse de la multitude au petit nombre, ils tiraient de leurs majestueuses et célestes méditations cette sagesse qui n'était plus une imposture. Ils inventaient les codes et la régularité des lois, les arts et les gloires de l'existence ; ils demandaient la foi, ils donnaient en retour les bienfaits de la civilisation : leur tromperie, n'était-ce pas de la vertu ? Crois-moi, tout être d'une nature bienfaisante, d'une essence plus éthérée, qui regarde du haut des cieux notre monde, sourit avec sympathie à la sagesse qui a produit de pareils résultats. Mais tu sembles désirer que j'applique ces généralités à toi-même : j'obéis volontiers à tes désirs. Les autels de la déesse de notre ancienne foi doivent être desservis, et doivent l'être par ces individus sans intelligence et sans âme, qui ne sont pour ainsi dire que des clous et des crochets où se suspendent la robe et le bandeau. Rappelle-toi deux maximes de Sextius le pythagoricien, maximes empruntées à la science de l'Égypte. La première : « Ne parle pas de Dieu à la multitude » ; la seconde : « L'homme digne de Dieu est un dieu parmi les hommes. » De même que le génie a donné aux ministres d'Égypte le culte, cet empire si fâcheusement déchu dans les derniers temps, de même il appartient au génie d'en rétablir la domination. J'ai trouvé en toi, Apœcidès, un disciple digne de mes leçons ; un ministre digne de la grande œuvre que nous devons accomplir : ton énergie, ton talent, la pureté de ta foi, la promptitude de ton enthousiasme, tout te préparait à cet emploi, qui demande de si hautes et de si ardentes qualités. J'ai donc excité tes désirs sacrés ; je t'ai encouragé à marcher dans la voie que tu as prise. Mais tu m'en veux de ce que je ne t'ai pas fait connaître les petites âmes et les jongleries de tes compagnons. Si je l'avais fait, Apœcidès, j'aurais défait mon propre ouvrage ; ta noble nature se serait révoltée : Isis eût perdu un prêtre.

Apœcidès poussa un profond soupir. L'Égyptien continua sans prendre garde à cette interruption.

– Je te plaçai en conséquence, sans préparation, dans le temple ; je te laissai à toi-même le soin de découvrir les momeries qui éblouissent la foule et de t'en formaliser ; je souhaitais que tu puisses apercevoir de tes propres yeux les ressorts qui font jaillir les eaux rafraîchissantes où le monde puise la paix : c'était l'ancienne épreuve ordonnée autrefois par nos prêtres. Ceux qui s'accoutument aux impostures du vulgaire, on les laisse les pratiquer. Pour ceux qui te ressemblent et dont la nature plus haute demande un autre but, la religion leur dévoile ses mystères divins. Je suis heureux de rencontrer en toi le caractère que j'attendais. Tu as prononcé tes vœux, tu ne peux reculer. Avance, je serai ton guide.

– Et qu'as-tu donc à m'apprendre encore, homme étrange et redoutable ? De nouvelles tromperies, de nouveaux...

– Non. Je t'ai lancé dans l'abîme de l'incrédulité, je veux te ramener sur les hauteurs de la foi. Tu as vu les faux types, tu connaîtras maintenant les réalités qu'ils représentent. Il n'y a pas d'ombre, Apœcidès, qui n'ait son corps. Viens me voir cette nuit. Ta main !

Ému, excité, fasciné par le langage de l'Égyptien, Apœcidès lui tendit la main, et le maître et le disciple se séparèrent.

Il était vrai que, pour Apœcidès, toute retraite était impossible. Il avait fait le vœu de célibat ; il s'était consacré à une vie qui semblait maintenant lui offrir toutes les austérités du fanatisme sans les consolations de la foi. N'était-il pas naturel qu'il éprouvât le désir de se réconcilier avec son irrévocable carrière ? Le puissant et profond esprit de l'Égyptien reprenait son empire sur sa jeune imagination ; elle le poussait à de vagues conjectures, et l'entraînait à des alternatives de crainte et d'espérance.

Pendant ce temps, Arbacès se dirigeait d'un pas grave et lent vers la maison de Ione. À son entrée dans le tablinum,

il entendit, du portique du péristyle, une voix qui, tout harmonieuse qu'elle était, résonna mal à son oreille : c'était la voix du jeune et beau Glaucus, et, pour la première fois, un frisson involontaire de jalousie fit tressaillir son cœur. Il trouva dans le péristyle Glaucus assis à côté de Ione. La fontaine, au milieu du jardin odorant, jetait dans l'air son écume d'argent, et répandait une délicieuse fraîcheur pendant les heures étouffantes du milieu du jour. Les femmes de Ione qui restaient invariablement près d'elle, car dans la liberté de sa vie elle gardait la plus délicate retenue, se tenaient à peu de distance ; aux pieds de Glaucus était une lyre sur laquelle il venait de jouer pour Ione un air lesbien. La scène, le groupe placé devant Arbacès étaient empreints de cet idéal poétique et plein de raffinement que nous regardons encore, et avec raison, comme le caractère particulier des Anciens ; on voyait les colonnes de marbre, les vases de fleurs, la statue blanche et tranquille, au bout de chaque perspective ; et, par-dessus tout cela, les deux formes vivantes qui auraient fait l'inspiration ou le désespoir d'un sculpteur.

Arbacès, s'arrêtant aussitôt, regarda le beau couple avec un front d'où venait de fuir toute sérénité accoutumée. Il fit un effort sur lui-même et s'approcha lentement, d'un pas léger et sans écho, tel qu'aucun serviteur ne l'entendit, bien moins encore Ione et son amant.

– Et pourtant, disait Glaucus, c'est seulement avant que nous aimions que nous trouvons que nos poètes ont bien décrit cette passion. Au moment où le soleil se lève, tous les astres qui avaient brillé dans son absence s'évanouissent dans l'air ; les poètes n'existent non plus que pendant la nuit du cœur ; ils ne sont rien pour nous lorsque le dieu nous fait sentir la puissance de ses rayons.

– Aimable et brillante comparaison, noble Glaucus !

Tous deux tressaillirent en apercevant derrière le siège de Ione la figure froide et sarcastique de l'Égyptien.



– Un hôte inattendu ! dit Glaucus en se levant avec un sourire forcé.

– Rien de plus simple lorsqu'on est sûr d'être bien reçu, répondit Arbacès en s'asseyant et en engageant Glaucus, par un signe, à en faire autant.

– Je suis bien aise, dit Ione, de vous voir ensemble à la fin, car vous êtes faits pour vous comprendre et pour devenir amis.

– Rendez-moi une quinzaine d'années, répliqua l'Égyptien, avant de me comparer à Glaucus. J'accepterais volontiers son amitié ; mais que lui offrirais-je en retour ? Aurions-nous les mêmes confidences à nous faire ? Lui parlerais-je de banquets et de guirlandes de fête, de coursiers parthes, des chances du jeu ? Ce sont là les plaisirs habituels à son âge, à sa nature, à ses goûts ; ce ne sont pas les miens.

En parlant ainsi, l'astucieux Égyptien baissa les yeux et soupira ; mais, du coin de l'œil, il regarda Ione pour voir comment elle accueillerait ces insinuations sur les goûts de son visiteur ; et l'air de Ione ne le satisfit pas. Glaucus, dont les joues se colorèrent légèrement, s'empressa de répondre avec gaieté. Il avait aussi sans doute le désir de déconcerter et d'humilier l'Égyptien.

– Vous avez raison, sage Arbacès, dit-il ; nous pouvons nous estimer l'un l'autre, mais nous ne saurions être amis ; mes banquets manquent de ce sel mystérieux qui, si l'on en croit la rumeur publique, assaisonne les vôtres. Et, par Hercule, lorsque j'aurai vos années, si, comme vous, je crois sage de rechercher les plaisirs de l'âge mûr, je lancerai aussi le sarcasme sur les galantes folies de la jeunesse.

L'Égyptien jeta à Glaucus un regard rapide et perçant.

– Je ne vous comprends pas, dit-il froidement ; mais les gens d'esprit ont souvent l'habitude de s'envelopper d'obscurité – il détourna la tête à ces mots avec un sourire presque imperceptible et, après un instant de silence, il s'adressa à Ione : Je n'ai pas été assez fortuné, belle Ione, pour vous rencontrer

chez vous les deux ou trois dernières fois que je suis venu pour vous rendre visite.

– La douceur de la mer m’avait tentée de sortir, reprit Ione avec un léger embarras.

Cet embarras n’échappa pas à Arbacès ; mais, sans paraître le remarquer, il reprit en souriant :

– Vous savez que le vieux poète a dit : « Les femmes doivent rester dans leur maison et y converser¹. »

– Ce poète était un cynique, dit Glaucus : il haïssait les femmes.

– Il parlait selon la coutume de son pays, et ce pays était votre Grèce si vantée.

– Autres temps, autres mœurs ; si nos ancêtres avaient connu Ione, ils auraient suivi une autre loi.

– Avez-vous appris ces manières galantes à Rome ? dit Arbacès avec une émotion mal déguisée.

– Ce n’est pas du moins en Égypte que je serais allé apprendre la galanterie, répondit Glaucus en jouant nonchalamment avec sa chaîne.

– Allons, allons, dit Ione en s’empressant d’interrompre une conversation dont le commencement ne répondait pas au désir qu’elle avait de cimenter une amitié réelle entre Glaucus et l’Égyptien ; allons, allons, il ne faut pas qu’Arbacès soit si sévère pour sa pauvre pupille. Orpheline élevée sans les soins d’une mère, je puis être blâmée de l’indépendance de ma vie, plus convenable pour un homme que pour une femme ; cependant, c’est celle à laquelle les femmes romaines sont accoutumées, et que les grecques auraient raison d’adopter. Hélas ! est-ce donc seulement chez les hommes qu’on peut voir la liberté et la vertu réunies ? L’esclavage, votre perte, serait-il donc considéré comme notre salut ? Ah ! croyez-moi, ç’a été une grande erreur des hommes, une erreur qui a tris-

1. Euripide.

tement influé sur leurs destinées, d'imaginer que la nature des femmes est, je ne dis pas inférieure à la leur, cela peut être, mais si différente qu'ils se soient crus obligés de faire des lois peu favorables au développement de notre esprit ! N'ont-ils pas, en agissant ainsi, fait des lois contre leurs propres enfants, que les femmes doivent élever, contre les maris eux-mêmes, dont les femmes devraient être les amies toujours, et quelquefois les conseillères ?

Ione se tut soudain ; une rougeur ravissante se répandit sur sa figure. Elle craignit que cet enthousiasme ne fût allé trop loin. Cependant, elle redoutait moins l'austère Arbacès que le tendre Glaucus : car elle aimait le dernier, et ce n'était pas l'usage des Grecs de permettre aux femmes (à celles du moins qu'ils honoraient) la liberté dont jouissaient celles de l'Italie. Ce fut avec un vif sentiment de joie qu'elle entendit Glaucus s'écrier :

– Puissiez-vous toujours penser ainsi, Ione ! Puisse votre cœur innocent être toujours votre guide ! Heureuse eût été la Grèce, si elle avait jamais permis aux femmes chastes les privilèges de l'esprit, si célèbres chez les moins respectables de ses beautés ! Aucune décadence ne provient de la liberté ni de la science, lorsque votre sexe sourit à l'homme libre et sait apprécier et encourager l'homme sage.

Arbacès gardait le silence, car il ne lui convenait ni d'approuver l'opinion de Glaucus ni de condamner celle de Ione ; après une conversation brève et embarrassée, Glaucus se retira.

Lorsqu'il fut parti, Arbacès, rapprochant son siège de celui de la belle Napolitaine, dit d'une voix adoucie et pénétrante, sous laquelle il savait si bien dissimuler l'artifice et l'opiniâtreté de son caractère :

– Ne croyez pas, ma douce pupille, s'il m'est permis de vous appeler ainsi, que je veuille gêner cette liberté dont vous savez vous faire un honneur ; mais, quoique, ainsi que

vous l'avez observé avec justesse, elle ne surpasse pas celle des dames romaines, il est bon qu'une personne qui n'est pas encore mariée n'en use qu'avec discrétion. Continuez à attirer à vos pieds tout ce qu'il y a de gai, de brillant, de sage même, autour de vous ; continuez à charmer cette foule d'adorateurs avec la conversation d'une Aspasia, les accords d'une Erinna ; mais considérez, néanmoins, que des langues promptes à la censure peuvent aisément ternir la réputation d'une jeune fille ; et lorsque vous provoquez l'admiration, je vous en conjure, ne donnez pas prise à l'envie.

– Que voulez-vous dire, Arbacès ? s'écria Ione d'une voix tremblante et alarmée ; je sais que vous êtes mon ami, que vous ne désirez que ma gloire et mon bonheur. Expliquez-vous.

– Votre ami, oh ! oui, je le suis sincèrement. Puis-je donc parler en qualité d'ami, sans réserve et sans crainte de vous offenser ?

– Je vous en prie.

– Ce jeune débauché, ce Glaucus, depuis combien de temps le connaissez-vous ? L'avez-vous vu souvent ?

Arbacès, en prononçant ces paroles, attachait son regard sur Ione, comme s'il voulait pénétrer au fond de son cœur.

Se rejetant en arrière, sous la fixité de ce regard, avec une étrange peur dont elle ne pouvait se rendre compte, la belle Napolitaine répondit avec une confuse hésitation :

– Il a été conduit chez moi par un des compatriotes de mon père, et je puis dire par un des miens. Je ne le connais que depuis une semaine ; mais pourquoi ces questions ?

– Pardonnez-moi, dit Arbacès ; je croyais que vous le connaissiez depuis plus longtemps, ce vil calomniateur !

– Comment ! que signifie cela ? Quels termes !...

– N'importe. Je ne veux pas soulever votre indignation contre un homme qui ne mérite pas un tel honneur.

– Je vous supplie de parler. Que peut avoir dit Glaucus ? Ou, plutôt, en quoi *supposez-vous* qu'il ait pu m'offenser ?

Retenant le dépit que lui causèrent les dernières paroles de Ione, Arbacès continua :

– Vous connaissez ses mœurs, ses compagnons, ses habitudes ; la table et le jeu, voilà ses seules occupations ; et, dans la société du vice, comment pourrait-il apprécier la vertu ?

– Vous parlez toujours par énigmes. Au nom des dieux, je vous adjure, dites tout ce que vous savez.

– Eh bien, qu’il en soit ainsi. Apprenez, Ione, que ce Glaucus lui-même se vantait ouvertement, oui, dans les bains publics, de votre amour pour lui. Je dois lui rendre justice, il louait votre beauté : qui pourrait la nier ? Mais il riait dédaigneusement lorsque son Claudius ou son Lépidus lui demandaient s’il vous aimait assez pour songer à vous épouser, et si l’on suspendrait bientôt des guirlandes à sa porte.

– C’est impossible. Où avez-vous recueilli cette calomnie infâme ?

– Voudriez-vous que je vous rapportasse tous les commentaires des fats insolents qui ont répandu cette histoire dans la ville ? Soyez assurée qu’au premier abord je n’y ai pas ajouté foi, et qu’il m’a fallu me convaincre, par le grand nombre des témoins, de la vérité de ce que je ne vous apprends qu’à regret.

Ione s’affaissa sur son siège, et sa figure était plus blanche que le pilier contre lequel elle s’appuya pour ne pas tomber à la renverse.

– J’avoue, poursuivit Arbacès, que j’éprouvai une vive irritation, un profond dépit de voir que votre nom courait aussi légèrement de lèvres en lèvres, comme celui de quelque danseuse. J’attendais avec impatience cette matinée pour venir vous trouver et vous en avertir. J’ai rencontré Glaucus ici, et j’ai perdu tout empire sur moi-même. J’avais peine à cacher mes sentiments. Oui, j’ai manqué de politesse en sa présence. Pardonnez-vous à votre ami, Ione ?

Ione mit sa main dans la sienne sans dire un mot.

– Ne parlons plus de cela, dit-il ; mais que ma voix soit

entendue et qu'elle vous fasse réfléchir à la prudence commandée par votre position. Vous n'en souffrirez qu'un moment, Ione, car un être aussi frivole que Glaucus ne saurait avoir obtenu de vous une pensée sérieuse. Ces insultes ne blessent que lorsqu'elles viennent d'une personne que nous aimons; bien différent est celui que la superbe Ione daignera aimer.

– Aimer, murmura Ione avec un rire convulsif; ah! oui, aimer!

Il n'est pas sans intérêt d'observer que, dans ces temps lointains et dans un système social si différent du nôtre, les mêmes petites causes troublaient et interrompaient « le cours de la passion ». C'étaient la même jalousie inventive, les mêmes calomnies artificieuses, les mêmes commérages fabriqués par l'oisiveté ou la méchanceté, qui viennent encore de nos jours briser quelquefois les liens d'un tendre amour, et contrecarrer les circonstances en apparence les plus favorables. Lorsqu'une barque s'élançait sur les plus douces eaux, la fable nous assure qu'un poisson de la plus petite espèce peut s'attacher à sa quille et l'arrêter dans sa marche : il en a toujours été ainsi avec les grandes passions du cœur humain; et nous ne reproduirions que bien imparfaitement la vie si, même dans les temps qui se prêtent le plus au roman, au roman dont nous usons si largement nous-mêmes, nous ne décrivions pas aussi le mécanisme de ces ressorts domestiques que nous voyons tous les jours à l'œuvre dans nos maisons et dans nos âmes. C'est à l'aide de ces petites intrigues de la vie que nous nous reconnaissons dans le passé.

L'Égyptien avait attaqué avec beaucoup d'adresse le côté faible de Ione; il avait habilement dirigé son dard empoisonné contre son orgueil; il crut qu'il avait porté une mortelle atteinte à ce qu'il regardait, d'après le peu de temps que Glaucus et Ione se connaissaient, comme une fantaisie naissante; et, se hâtant de changer de sujet, il mit la conversation sur le chapitre du frère de Ione. L'entretien ne fut pas long.

Il la quitta bien résolu à ne plus se fier autant à l'absence, mais à la visiter et à la surveiller chaque jour.

À peine l'ombre d'Arbacès eut-elle disparu de cette demeure que tout orgueil, toute dissimulation de femme abandonna la victime de ses desseins ; la superbe Ione versa un torrent de larmes passionnées.

VII

La vie oisive à Pompéi Tableau en miniature des bains de Rome

Lorsque Glaucus quitta Ione, il lui sembla qu'il avait des ailes. Dans l'entrevue dont elle l'avait favorisé, il avait compris distinctement, pour la première fois, que son amour n'était pas mal accueilli, et qu'il pourrait en obtenir la douce récompense. Cette espérance le remplissait d'un ravissement tel que la terre et le ciel lui paraissaient trop étroits pour qu'il respirât à son aise. Sans se douter qu'il venait de laisser un ennemi derrière lui, et oubliant non seulement les insultes, mais même la propre existence d'Arbacès, Glaucus traversa de joyeuses rues en fredonnant, dans l'ivresse de son âme, la musique de l'air que Ione avait écouté avec tant d'intérêt. Il entra dans la rue de la Fortune, qui était garnie d'un haut trottoir, et dont les maisons, peintes au-dehors et au-dedans, laissaient voir de tous côtés leurs fresques éclatantes ; au bout de chaque rue s'élevait un arc de triomphe. Au moment où Glaucus arrivait devant le temple de la Fortune, le portique avancé de ce magnifique temple (qu'on suppose avoir été bâti par un des membres de la famille de Cicéron, peut-être par l'orateur lui-même) prêtait un caractère vénérable et imposant à une scène plus brillante d'ailleurs que majestueuse. Ce

temple était un des plus gracieux modèles de l'architecture romaine. Il était élevé sur un *podium* assez considérable, et l'on voyait l'autel de la déesse entre deux escaliers conduisant à une plate-forme. De cette plate-forme, un autre escalier allait joindre le portique aux colonnes cannelées, auquel étaient suspendues des guirlandes de fleurs. Aux deux extrémités du temple, on voyait deux statues dues à l'art de la Grèce; et, à peu de distance du temple, l'arc de triomphe se dressait avec une statue équestre de Caligula, flanquée de trophées en bronze. Une foule animée était rassemblée dans l'espace qui précédait le temple: les uns assis sur des bancs, et discutant la politique de l'Empire; les autres s'entretenant du prochain spectacle de l'amphithéâtre. Un groupe de jeunes gens faisait l'éloge d'une beauté nouvelle; un autre s'occupait des mérites de la dernière pièce de théâtre; un troisième groupe, d'un âge plus respectable, calculait les chances du commerce d'Alexandrie; celui-là était particulièrement composé de marchands en costume oriental, aux robes flottantes, avec pantoufles ornées de pierreries. Leur maintien sérieux formait un frappant contraste avec les tuniques serrées et les gestes expressifs des Italiens: car ce peuple, impatient et aimable, avait alors, comme à présent, un langage distinct de la parole, langage de signes et de mouvements des plus vifs et des plus significatifs; ses descendants l'ont conservé, et le savant Jorio a composé un très intéressant ouvrage sur cette espèce de gesticulation hiéroglyphique.

Glaucus, en pénétrant d'un pas léger dans cette foule, se trouva bientôt au milieu de ses amis les plus gais et les plus dissipés.

– Ah! dit Salluste, il y a un lustre que je ne vous ai vu.

– Et comment avez-vous passé ce lustre? Quels nouveaux mets avez-vous découverts?

– J'ai donné mon temps à la science, répondit Salluste, et j'ai fait des expériences sur la manière de nourrir les lam-

proies. J'avoue que je désespère de les amener au point de perfection que nos ancêtres romains avaient obtenu.

– Malheureux Salluste ! Et pourquoi ?

– Parce que, reprit-il en soupirant, il n'est plus permis de leur donner quelque esclave à manger. J'ai été souvent tenté, malgré cela, de jeter dans mon réservoir un gros maître d'hôtel que je possède ; je suis sûr que sa chair donnerait au poisson la plus exquisite saveur. Mais les esclaves ne sont plus des esclaves aujourd'hui, et n'ont plus de sympathies pour les intérêts de leurs maîtres ; sans quoi, Davus se livrerait lui-même aux lamproies pour m'obliger.

– Quelles nouvelles de Rome ? dit Lépidus en s'approchant du groupe d'un air languissant.

– L'empereur a donné un splendide souper aux sénateurs, répondit Salluste.

– C'est un bon prince, dit Lépidus ; on assure qu'il ne renvoie jamais personne sans lui accorder sa requête.

– Peut-être me laisserait-il jeter un esclave dans mon réservoir, se hâta d'ajouter Salluste.

– Cela se pourrait bien, dit Glaucus, car, pour faire une faveur à un Romain, il faut d'abord que ce soit toujours aux dépens d'un autre. Soyez certain que chaque sourire de Titus a causé bien des larmes.

– Longue vie à Titus ! cria Pansa en entendant prononcer le nom de l'empereur, au moment où il s'avancait d'un air de protection dans la foule ; il a promis une place de questeur à mon frère, qui a perdu sa fortune.

– Et qui souhaite de la refaire aux dépens du peuple, n'est-ce pas, cher Pansa ? dit Glaucus.

– Assurément, répondit Pansa.

– Voilà comment le peuple sert à quelque chose, continua Glaucus.

– Sans doute, poursuivit Pansa ; mais il faut que j'aille visiter l'*aerarium*, qui a besoin d'être réparé.